

@

Johann Christian HÜTTNER

**VOYAGE
EN CHINE
ET EN TARTARIE**

Voyage en Chine et en Tartarie

à partir de

VOYAGE EN CHINE ET EN TARTARIE

par Johann Christian HÜTTNER (1766-1847)

Pages 85-244 du tome V de *Voyage dans l'intérieur de la Chine et en Tartarie...*, traduit de l'anglais par J. Castéra, chez Buisson, Paris, 1804.

D'une autre édition, Pillot jeune, Paris, 1803, nous avons retenu pour leur apport, la [préface du traducteur](#), et des commentaires par J. C. Hüttner sur une [chanson chinoise](#) simplement évoquée dans la traduction Castéra.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
avril 2014

Voyage en Chine et en Tartarie

TABLE DES MATIÈRES

Préface de l'éditeur allemand.

Préface du traducteur d'une autre édition.

Chapitre I : Relâche de l'ambassade anglaise à Chu-San. Navigation dans la mer Jaune et sur le Pei-Ho. Arrivée à Péking, et séjour dans cette capitale.

Chapitre II : Voyage de Péking à Zhé-Hol. Accueil que reçoit l'ambassade. Fêtes. Temples et jardins de Zhé-Hol.

Chapitre III : Voyage de Zhé-Hol à Péking, et de Péking à Canton.

Chapitre IV : Arrivée et séjour à Canton. Observation sur les mœurs et les arts des Chinois. Départ de Canton. Séjour à Macao.

Chanson chinoise.

Voyage en Chine et en Tartarie



PRÉFACE de l'éditeur allemand ¹

@

p5.079 Avant que l'auteur de cet ouvrage partît pour la Chine ², plusieurs de ses amis le prièrent de ne pas se borner à leur donner quelques notions incohérentes sur un pays où il est si rare de voyager. Ils lui observèrent qu'une simple Relation qu'il leur adresserait en commun, et dans laquelle il rendrait compte de ce qu'il aurait vu, lui coûterait beaucoup moins de peine que plusieurs lettres particulières qui répéteraient nécessairement les mêmes faits. Il leur promit alors un court récit de son voyage, à condition qu'ils ne le communiqueraient pas à d'autres, p5.080 et surtout qu'ils ne le livreraient point à l'impression. Cet accord resta gravé dans le cœur des amis de l'auteur : aussi en fut-il bien plus affligé, quand il apprit qu'il était annoncé dans l'une des gazettes de Hambourg ³. Résolu de rester sourd au conseil qu'on lui donnait de publier ses observations, M. Hüttner fut cependant exact à tenir parole à ses amis, en les leur faisant passer de Canton.

Son retour en Europe suivit de très près l'arrivée de cet écrit, qui n'était encore connu que de peu de personnes, quand l'auteur leur manda qu'elles ne devaient pas le communiquer à d'autres, parce que le journal de l'ambassadeur p5.081 était déjà entre les mains du roi d'Angleterre, et allait être imprimé par l'ordre de ce monarque.

Bientôt les papiers de toutes les personnes qui avaient été attachées à l'ambassade, furent remis à Sir George Staunton, chargé de publier la relation authentique du voyage. M. Hüttner pria de nouveau, et avec

¹ Cet éditeur est M. Charles de Boettinger, homme lettres distingué, auteur de plusieurs ouvrages estimés sur les arts, la littérature et les antiquités. (*Note de l'édition Pillot.*)

² Le lecteur se rappelle que M. Hüttner, instituteur du jeune Staunton, a fait ce voyage avec lord Macartney.

³ Voici ce qu'il écrivit à ce sujet : « Ne croyez pas que je sois assez imprudent pour avoir publié un pareil projet. Je sais très bien quel est le journaliste anglais, qui, sans y être invité, en a enrichi ses feuilles. Il n'était point mon ennemi ; mais quand il l'eut été, il n'aurait pas pu trouver de meilleur moyen de me nuire qu'une pareille indiscretion. »

Voyage en Chine et en Tartarie

encore plus d'instance, ses amis de tenir la sienne secrète, de peur que quelqu'un ne la fît imprimer avant que celle du ministre anglais parût. Ceux à qui M. Hüttner avait fait passer son manuscrit, surent se taire sur ce qu'il contenait, et résolurent de le lui renvoyer, ainsi qu'il le leur avait demandé. L'affaire parut alors terminée, et l'on cessa d'autant plus aisément d'y penser, qu'Anderson publia, sur ces entrefaites, une espèce de Relation de l'ambassade anglaise.

^{p5.082} Quelque temps après la foire de Pâques qui se tient à Leipzig, celui qui écrit ceci apprit qu'on y avait voulu vendre le voyage d'un Allemand en Chine ; que le premier libraire, auquel on l'avait offert, n'avait pas osé y mettre le prix excessif qu'on en demandait, mais qu'un second s'était trouvé moins difficile. On ne pouvait pas douter que l'auteur de cet ouvrage ne fût M. Hüttner, puisqu'il était le seul Allemand qui eût suivi l'ambassade anglaise, et il était pourtant bien certain que le manuscrit n'avait pas été vendu par lui. Il fallait donc que ce manuscrit fût supposé ou dérobé ; et on n'eut pas beaucoup de peine à s'assurer qu'un vol l'avait, en effet, mis dans la possession du vendeur.

Un homme, peu délicat, mais dont le nom reste encore inconnu, avait secrètement copié la relation de M. Hüttner ; et ce dernier fut, contre son attente et ses intentions, ^{p5.083} exposé à la voir paraître sans en retirer aucun avantage. Ses amis jugèrent alors que la publication en était inévitable, et qu'il fallait, le plus tôt possible, faire imprimer le manuscrit original.

Ces détails paraîtront peut-être de peu d'importance ; mais ils sont nécessaires pour faire connaître le droit qu'a l'ouvrage de M. Hüttner à l'indulgence des lecteurs.

S'il eût été écrit pour le public, l'auteur y aurait sans doute ajouté et corrigé beaucoup de choses, et il en aurait supprimé d'autres. Mais quoi qu'il en soit autrement, on remarquera avec quelle circonspection il parle de ce qui a excité toute la mauvaise humeur d'Anderson.

L'éditeur de cette relation succincte espère qu'on ne la lira pas sans

Voyage en Chine et en Tartarie

plaisir, même après celle de Sir Georges Staunton. M. Hüttner, homme sans prévention et rempli de talents, a vu ^{p5.084} beaucoup de choses sous un point de vue qui lui est propre. Il a, en outre, comme Allemand, écrit les noms chinois d'une manière plus exacte que ne pouvaient le faire les Anglais.

@

PRÉFACE du traducteur

@

L'éditeur de ce Voyage a suffisamment fait connaître le motif de sa publication ; j'ajouterai quelques mots sur son auteur.

M. Hüttner est un Allemand distingué par ses connaissances ; il a étudié la philologie à Leipzig, où il a donné, en 1787, une Dissertation de *Mythis Platonis*. Ce sont ses succès dans l'étude de la langue grecque qui l'ont conduit en Angleterre. Georges Staunton voulut faire apprendre cette belle langue à son fils, par l'usage, et en la parlant ; il s'adressa au savant d'Anse de Villoison, à Paris, pour lui demander un sujet digne de sa confiance, pour donner à son fils l'éducation qu'il désirait : le C. Villoison lui conseilla de s'adresser à Leipzig, ville célèbre par son Université, et où il y a d'excellents hellénistes. M. Staunton suivit son conseil, et on lui indiqua M. Hüttner, qui accepta ses propositions. Quand M. Staunton partit pour la Chine, M. Hüttner suivit l'ambassade en qualité de *Gentleman of Embassy*, Gentilhomme de l'ambassade. Il accompagna ainsi le jeune Staunton que son esprit cultivé rendit propre à différents genres de connaissances. Ce jeune homme, comme on le verra, fit dans la langue chinoise des progrès étonnants, qui excitèrent l'admiration de l'empereur Kien-Long, dont il reçut beaucoup de marques d'intérêt et des présents.

M. Hüttner fut chargé de plusieurs emplois pendant l'ambassade ; on lui confia le commandement du petit bâtiment envoyé sur la mer Jaune, pour parlementer avec les mandarins.

M. Hüttner, de retour à Londres, après avoir terminé l'éducation du jeune Staunton, s'établit dans cette ville, où il se livre à la culture des lettres. Il a donné une traduction allemande du voyage de M. Wansei dans l'Amérique septentrionale, dont j'ai donné un extrait dans le *Magasin encyclopédique*, année III, tome V, p. 386 ; mais l'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur est sa traduction allemande du *Menu* ou *Code des Indous*, avec un commentaire et un glossaire pleins d'érudition. Les

Voyage en Chine et en Tartarie

Anglais eux-mêmes ne possèdent pas cet ouvrage important, aussi bien expliqué. J'en ai également dit un mot dans le *Magasin*, année III, tome III, p. 388 et 389, en rendant compte du *Mercure allemand*.

Ces détails suffisent pour faire connaître M. Hüttner, et donner confiance à sa relation, qui, par les détails piquants qu'elle contient, se fait lire avec plaisir et intérêt.

@

CHAPITRE PREMIER

Relâche de l'ambassade anglaise à Chu-San.
Navigation dans la mer Jaune et sur le Pei-Ho.
Arrivée à Péking, et séjour dans cette capitale

@

^{p5.085} Aussitôt que l'empereur de la Chine a appris qu'une ambassade anglaise était en route pour se rendre auprès de lui, il a fait publier à Canton, et dans tous les autres ports de ses États, un édit qui ordonne aux mandarins de rendre à cette ambassade tous les honneurs qui dépendront d'eux, et de ne rien négliger pour accélérer son arrivée à Péking. Les Anglais qui, ^{p5.086} comme on sait, sont très instruits dans l'art de la navigation, ont, suivant leurs désirs, la permission de parcourir la mer Jaune. Aussi le vaisseau de guerre le *Lion*¹, et le vaisseau de la compagnie l'*Indostan*, à bord desquels sont l'ambassade et les présents du roi d'Angleterre pour l'empereur chinois, ont fait le tour des îles d'Haynan et de Macao, et cinglé, sans perte de temps, vers le détroit de Formose.

Le premier juillet 1793, nous arrivâmes à Chu-san, dans la province de Ché-kiang. Jusque-là, nous avons navigué avec assez de sécurité ; car nous étions pourvus des journaux des vaisseaux qui avaient fait la route de Chu-san, où les Anglais avaient une factorerie, lorsque le commerce, que les Européens faisaient en Chine, n'était pas encore borné au seul port de Canton. Mais, suivant ce que j'ai appris, aucun navire européen n'était encore allé au-delà de Chu-san : or, il nous était nécessaire de prendre des pilotes du pays. Nous nous en procurâmes à Chu-san, mais non pas sans difficulté.

L'art de la navigation, encore dans son enfance parmi les Chinois, ne diffère pas moins de celui des Anglais, que la première de ces ^{p5.087} nations ne diffère de l'autre. Les Chinois longent la terre, et ne se

¹ De 64 canons.

Voyage en Chine et en Tartarie

hasardent jamais au milieu de la mer Jaune. Aussi, les pilotes de Chusan cessèrent de nous être utiles, dès que nous perdîmes de vue la côte, dont ils connaissaient les différents points. Cependant, quoique dépourvus même d'une carte qui pût nous indiquer les rochers et les bancs de sable que nous avions à redouter, nous ne balançâmes pas à gagner la haute mer. Nous eûmes, il est vrai, la précaution de faire marcher en avant les deux brigantins, qui nous avaient jusqu'alors suivis, et de n'aller jamais la nuit qu'avec peu de voiles, ou bien de mettre en panne, ou de jeter l'ancre.

Nous eûmes pendant quelques jours, un vent très fort et d'épaisses brumes ; de sorte que le *Lion*, à bord duquel j'étais, ne pouvait apercevoir ni l'*Indostan* ni les bricks, et tirait en vain des coups de canon pour se faire entendre d'eux ; ce qui devait, sans doute, inspirer beaucoup de crainte à ceux qui manquaient d'expérience. Mais les brumes se dissipèrent, le vent continua à être favorable, et le 16 juillet, nous découvrîmes, sur les côtes de la Chine, des promontoires et des îles que sir Érasme Gower, capitaine du *Lion*, désigna de la manière suivante : p5.088

	Lat. nord	Long. est.
Le cap Macartney	36° 50'	102° 30'
Le cap Gower	36° 55'	102° 36'
L'île Staunton	36° 46'	102° 25'

Le 20 juillet, nous jetâmes l'ancre près de Mi-a-tau, petites îles dépendantes de la province de Schang-tong.

Quoique nos pilotes qui avaient jusqu'alors différé dans toutes leurs assertions, se réunissent pour nous assurer que le peu de profondeur des eaux, ne permettait pas à nos grands vaisseaux de se rendre jusqu'à Ta-cou, on crut qu'il était convenable de s'en éclaircir par soi-même, parce qu'on craignait que si, pour se rendre à Péking, on faisait par terre le long trajet que proposaient les mandarins, les présents destinés à l'empereur ne fussent endommagés.

L'ambassadeur fit donc partir un des bricks pour sonder les eaux à l'entrée du Pei-ho, et prendre tous les renseignements nécessaires.

Nous ne tardâmes pas à être assurés que, dans le vaste golfe

Voyage en Chine et en Tartarie

qu'entourent la Corée, le Leao-tong, et les provinces chinoises de Schang-tong et de Pé-ché-lée, la partie où se trouve Ta-cou, était trop peu profonde pour que nos grands vaisseaux pussent s'y hasarder. Le brick même, qui ne tirait que quelques pieds d'eau, ^{p5.089} avait plus d'une fois touché le fond. On envoya alors à Ta-cou le plus petit navire de notre escadre, afin de se concerter avec les mandarins sur le débarquement de l'ambassade et des présents.

J'avais été à bord du premier brick envoyé pour sonder, et je fus à bord du second : mais il m'est impossible d'exprimer à quel point je fus frappé de tout ce que je vis dans ce singulier pays. Les jonques ¹, que nous rencontrions par centaines, les nombreux équipages qu'elles avaient, l'habillement, l'attirail de ces marins, le chant dont ils accompagnaient le mouvement de leurs rames, la construction, la commodité, la propreté de leurs bâtiments ; ensuite, à terre, les maisons, les soldats, les cérémonies, et une foule d'autres objets, excitaient autant mon attention, que nos vaisseaux, notre costume, notre langue et nos mœurs pouvaient exciter celle des Chinois. Ces derniers paraissaient surtout étonnés de ce que nos cous étaient enveloppés d'une cravate, nos cheveux chargés d'une poudre blanche, nos corps pressés dans des habillements étroits, qui, suivant eux, blessaient la pudeur, en laissant trop ^{p5.090} apercevoir le contour des membres. Dans le fait, nous n'avions pas grand'chose à répondre à ces observations. L'étoffe de nos habits, notre linge, nos épées, nos montres, nos chaînes de montre, nos boucles, plaisaient beaucoup aux Chinois. Ils admiraient surtout nos souliers et nos bottes, car ils n'ont aucune idée de l'art avec lequel les Anglais préparent le cuir.

Trois mandarins ² attendaient l'ambassade à Ta-cou, que les Chinois

¹ Jonque vient probablement du mot chinois *tschouang*, qui signifie *vaisseau*.

² *Mandarin* est un mot portugais qui vient de *mandare*, et qui désigne un officier chinois, soit civil, soit militaire, quelque soit son rang. Le titre qu'ont les Chinois que nous appelons mandarins, est *Kouang*, ou Kouang-fou. Le mandarinat a autant de grades (3) que l'exige un empire aussi grand que celui de la Chine ; et on distingue chaque grade à la couleur du bouton que les mandarins portent au haut de leur chapeau. Le rouge est le premier, ensuite le bleu, le blanc et le jaune. Le rouge et le bleu se distinguent en transparent et en opaque.

Voyage en Chine et en Tartarie

nomment Tong-ta-cou-pei-ho. Le premier, nommé Tsching-ta-zhin ¹, était un Tartare d'un rang très élevé ², et inspecteur-général des gabelles de l'empire. L'empereur l'avait principalement chargé de ^{p5.091} veiller à tout ce qui avait rapport à l'ambassade anglaise. Le second s'appelait Chow-ta-zhin. C'était un mandarin de l'ordre civil, homme très savant, et intendant de la grande ville de Tien-sing, dans la province de Pé-ché-lée. Enfin, le troisième était un mandarin militaire, nommé Van-ta-zhin, dont le grade répondait à celui d'un de nos colonels.

Ces trois Chinois nous dirent avoir reçu de l'empereur l'ordre exprès de conduire avec sûreté, au lieu de leur destination, les présents qui étaient toujours les premiers objets dont ils faisaient mention, l'ambassade et tout le bagage qu'elle avait. Ils firent préparer pour cela une grande quantité de grosses jonques, qui, deux jours après, se rendirent à bord de nos vaisseaux, éloignés de Ta-cou d'environ quatre heures de marche.

Nous craignons que les grandes pièces de mécanique, comprises parmi les présents, ne pussent passer des vaisseaux anglais dans les jonques chinoises sans être endommagées ; mais ces craintes étaient vaines. Les Chinois suppléaient à ce qui leur manquait d'adresse, par la quantité de bras qu'ils employaient, par une extrême attention, et même par la force de corps, qui, quoiqu'elle ne puisse pas chez eux ^{p5.092} être comparée à celle des Européens, et surtout à l'étonnante vigueur des matelots anglais, est pourtant plus considérable qu'on ne devrait l'attendre d'un peuple dont presque la seule nourriture est du riz et de l'eau. On sait qu'au contraire nos matelots ont chaque jour de la viande et des boissons fortes.

En peu de jours, tout fut mis à bord des jonques. Le 5 août ³ nous quittâmes les vaisseaux qui nous avaient portés d'Europe, après une traversée de dix mois, et nous descendîmes sur la côte de la province de Pé-ché-lée. L'ambassade était composée de cent personnes. Lorsque

¹ Ta-zhin est un titre qu'on donne à tous les hommes d'un rang élevé.

² Il y en a neuf.

³ 1793.

Voyage en Chine et en Tartarie

l'ambassadeur quitta son vaisseau, il fut, ainsi que l'exigeait son rang, salué de dix-neuf coups de canon et de trois huzzas.

En quelques heures la marée nous porta à Ta-cou, qui se trouve à l'embouchure du Pei-ho. Toute la campagne des environs a l'air d'une terre que la mer n'a abandonnée que depuis peu. Les eaux du port deviennent chaque jour moins profondes, et le rivage s'étend de plus en plus.

Des milliers de grandes jonques passent chaque jour en cet endroit pour remonter le Pei-ho. Elles viennent de Canton, de Fou-kien, ^{p5.093} de Che-kiang, de Schian-nan, de Schang-tong, surtout de Nan-king, chargées des productions des provinces du Midi, et prennent en retour les denrées de celles du Nord, principalement du sel. La proximité de la capitale et l'accroissement continu de sa population, font que ce commerce augmente sans cesse.

À Ta-cou, les Chinois mirent les présents destinés à l'empereur et notre bagage sur des jonques plus petites que celles qui les avaient pris à bord des vaisseaux anglais. Nous nous embarquâmes sur des yachts très commodes, et nous poursuivîmes notre route à travers la province de Pé-ché-lée. L'ambassadeur avait été informé qu'on pouvait se rendre par eau, non pas tout à fait jusqu'à Péking, mais très près de cette ville ; de sorte qu'il préféra cette manière de voyager à celle d'aller par terre, où l'incommodité des voitures, la chaleur, la poussière et les insectes nous auraient fait horriblement souffrir.

Les yachts, à bord desquels nous étions, avaient une antichambre pour les domestiques, une grand'chambre dans le centre avec des tables, des chaises, et ordinairement quatre lits. Il y avait en outre une cuisine sur le derrière, Les fenêtres étaient mouvantes et garnies ^{p5.094} en partie de lames d'écailles d'huître, et en partie de papier de Corée. Dans la cale, recouverte d'un plancher épais, qu'on pouvait lever avec des arganeux, il y avait assez de place pour nos malles et le reste de nos effets. Les cloisons, les sièges, les tables et la plus grande partie du bâtiment, étaient couverts d'un très beau vernis jaune, que les Chinois

Voyage en Chine et en Tartarie

tirent d'un arbre appelé *tsi-chou*¹, et dont l'éclat et la finesse surpassent de beaucoup les vernis d'Europe.

La longueur des yachts était d'environ trente pieds, et leur largeur de huit. Leur pont était absolument plat et sans balustrade. Leur équipage était composé à peu près comme dans nos vaisseaux. Les matelots dormaient sur une estrade très étroite, qui s'étendait au-dessous du pont, et n'avait qu'environ deux pieds et demi de hauteur. Nous avons, dans ces yachts, toute sorte de commodités, à l'exception d'une, que les Européens regardent comme la plus nécessaire. Les voiles de ces bâtiments sont, pour la plupart, faites avec des nattes.

Comme nous allions contre le courant de la rivière, et que le vent ne nous était pas toujours favorable, une corde, attachée au haut du mât, ^{p5.095} servait à haler les yachts. Ce ne sont point des chevaux qu'on emploie à ce pénible travail, ainsi qu'en Hollande et en Angleterre, mais bien des hommes fort mal payés, et exposés à toute l'incommodité de la chaleur. Les cordes qui traînent les yachts sont faites d'écorce de bambou, et paraissent très bonnes pour le halage, quoique cependant, pour toute autre chose, elles ne pourraient pas remplacer les cordes de chanvre et de lin, qui sont d'une excellente qualité en Chine.

Dans la cuisine ou dans l'antichambre de chaque yacht, on voit une petite idole, dont l'autel est paré suivant les moyens du capitaine. On place chaque jour devant l'idole une offrande de viande et de fruits, et on brûle de petits bâtons enduits d'une pâte parfumée. Indépendamment de ce service régulier, le capitaine du yacht offre des sacrifices plus solennels, soit lorsqu'il passe d'une rivière dans l'autre, soit lorsque le temps est orageux ou trop calme. Il pose sur le devant du tillac des plats de viande et divers autres mets, et met des deux côtés de petits bâtons odoriférants ; il se prosterne trois fois jusqu'à terre, et allume ensuite une grande quantité de serpenteaux, pour que leur bruit puisse réveiller la divinité ^{p5.096} endormie. Il brûle, de plus, des morceaux de papier découpés à plusieurs coins, et couverts d'une légère feuille d'argent ou

¹ *Rhus vernix*. Linn.

Voyage en Chine et en Tartarie

d'étain. On trouve, dans toutes les parties de la Chine, de ces papiers à acheter, parce qu'ils servent à tous les sacrifices. Quand ceux du capitaine sont entièrement brûlés, il s'incline de nouveau et termine son sacrifice en jetant dans l'eau quelques grains de sel, et une petite partie de la sauce des mets offerts. Après quoi, lui et ses gens se régalent de ce qui reste. Pendant tout le temps que dure le sacrifice, l'équipage se tient debout, derrière le capitaine, et ne prononce pas une seule parole.

Les Chinois regardent le devant du vaisseau comme sacré, soit parce que c'est dans cette partie qu'ils font leurs sacrifices, soit parce qu'elle est dédiée aux divinités des fleuves. Personne ne peut s'y asseoir, et encore bien moins y commettre quelque indécence.

L'agrément que nous avions à voyager par eau, fut souvent interrompu par le bruit du *loo* chinois, grand bassin de bronze, sur lequel on frappe avec un maillet de bois, pour avertir les haleurs qu'ils vont trop lentement ou trop vite, ou bien qu'ils doivent s'arrêter. Il y avait des nuits entières durant lesquelles ce bruit ne p5.097 nous permettait pas de fermer l'œil ; et il nous échappait des malédictions qui, pour le faire cesser, n'étaient pas moins inutiles que nos prières. Si nous passions une nuit sans être troublés par le *loo*, la chaleur qui, au mois d'août, est insupportable dans ces climats, et de gros maringouins très piquants, nous enlevaient également le repos. Les gens du pays, accoutumés à cette double incommodité, en souffrent moins que nous n'en souffrions. Aussi s'embarquent-ils sur les premiers bâtiments qu'ils rencontrent. Il est très peu de grandes villes chinoises qui ne puissent immédiatement communiquer avec le reste de l'empire, par une rivière ou par un canal ; la capitale seule est privée de cet avantage.

Les Chinois devaient être très flattés de voir une ambassade venir d'un pays aussi éloigné que le nôtre, et avoir besoin d'un aussi grand nombre de bâtiments que ceux qui nous servaient ; car sur les pavillons de ces bâtiments, on lisait en gros caractères chinois : « Ce sont les gens qui portent des présents au grand empereur ¹ ». ».

¹ Sur la liste des présents qui furent conduits à Zhé-Hol, les mandarins mirent ainsi que

Voyage en Chine et en Tartarie

p5.098 À chaque instant nous rencontrions des bateaux de transport et des yachts, où les marins et les passagers, tantôt avec des lunettes, tantôt seulement avec leurs yeux, nous regardaient d'un air fort curieux. La plupart semblaient très étonnés de nous voir, d'autres riaient à gorge déployée, et montraient du doigt les choses qui les frappaient le plus dans notre personne ou dans nos vêtements.

La campagne que nous traversâmes est très plate ; la rivière y fait plusieurs sinuosités, et tout y montre avec quel soin et quelle diligence les Chinois cultivent la terre. Les villes et les villages, qui quelquefois offraient un aspect très agréable, la foule immense des curieux qui se rassemblaient sur le rivage pour nous voir passer, la timidité un peu farouche des femmes qui nous regardaient par les portes entr'ouvertes ou par-dessus les murailles de p5.099 leurs maisons, et enfin les usages des Chinois qui étaient auprès de nous captivaient suffisamment notre attention.

Dès l'instant que l'ambassade entra en Chine toutes les dépenses furent aux frais de l'empereur. Tous les jours on apportait à bord de nos yachts des provisions de la meilleure qualité et en abondance. L'ambassadeur témoigna le désir de payer pour lui et pour sa suite ; mais on lui répondit poliment que l'empereur ne le souffrirait point, parce que l'usage de défrayer les envoyés étrangers était l'un des plus anciens et des plus sacrés de la Chine.

Le 11 août, nous arrivâmes à Tien-sing, la seconde ville de la province de Pé-ché-lée. C'est là que réside le *song-tou*, c'est à dire le vice-roi de la province. C'était un homme âgé et très estimable, que nous revîmes dans la suite en Tartarie, et qui nous accueillit de la manière la plus amicale. Il nous donna un superbe déjeuner, fit jouer sa troupe de comédiens, pendant toute une matinée, vis-à-vis l'endroit où

sur les pavillons, le mot *kung*, au lieu du mot *ly*, ce qui déplut à l'ambassadeur. Mais ils déclarèrent que *kung* ne signifiait que présent ; et ils ne firent aucune difficulté de remplacer ce mot par un autre. *Kung* est plus imposant, et est ordinairement employé pour les présents qu'on offre à l'empereur. Ainsi, on dit en Europe qu'on sert quelqu'un, au lieu de dire qu'on l'oblige. L'idée qu'on avait sur l'inscription des pavillons de l'ambassade, était donc mal fondée, et on avait eu tort de traduire le mot *kung* par *tribut*.

Voyage en Chine et en Tartarie

nos yachts étaient à l'ancre, nous envoya en présent des fruits, d'autres provisions, des étoffes de soie et des éventails, et il nous aurait retenus beaucoup plus ^{p5.100} longtemps à Tien-sing, si l'ambassadeur n'avait pas désiré de se rendre le plus tôt possible au lieu de sa destination.

Avant d'approcher de la capitale, nous vîmes dans une étendue d'environ deux milles anglais, une quantité considérable de sel. Il était dans des sacs mis en tas et couverts de nattes. Il avait été fabriqué en partie sur le bord de la mer dans la province de Pé-ché-lée, et en partie dans les provinces méridionales.

Le Pei-ho, que nous remontions, traverse la ville de Tien-sing, où nous eûmes, pour la première fois, occasion de former une juste idée de la navigation intérieure de la Chine. Indépendamment des yachts, destinés aux voyageurs et mouillés en très grande quantité dans toute l'étendue du port, nous vîmes plus de six cents barques de transport, grandes ou petites, sur la poupe desquelles on lisait en gros caractère d'où elles venaient et de quoi elles étaient chargées. Je n'exagère point ici le nombre de ces bâtiments ; car je l'ai entendu élever beaucoup plus haut que je ne le rapporte. Tous ceux qui étaient à l'ancre, ainsi que les endroits de la rivière où il y avait peu d'eau, étaient remplis de gens qui voulaient contempler les étrangers auxquels le song-tou ^{p5.101} rendait de si grands honneurs. Quand le peuple n'eût pas pensé que ces honneurs appartenissent à un ambassadeur, il aurait au moins cru qu'ils étaient dus à notre pavillon jaune ; car le jaune est la couleur impériale.

Nous eûmes quelque temps assez bon vent ; et le 16 août, qui était l'onzième jour de notre voyage sur le Pei-ho, nous arrivâmes à Tongschou-fou. Là il fallut débarquer les présents destinés à l'empereur ainsi que notre bagage, afin de les transporter par terre, jusqu'à Péking. Cette opération exigea quelques jours de retard. Pendant ce temps-là nous fûmes loger dans un couvert de bonzes, situé à peu de distance de la ville. Nous étions libres d'entrer, quand nous voulions, dans les deux temples, attenants à ce couvert. On y adore une divinité femelle qui est la Lucine des Chinois. Les jeunes filles l'implorèrent pour en

Voyage en Chine et en Tartarie

obtenir des époux, et les femmes stériles la prient de leur accorder des enfants.

Tandis que nous restâmes en cet endroit, nous y fûmes beaucoup moins exposés à la curiosité du peuple que sur nos yachts, et nous y jouîmes de plus de repos, que nous n'en avons eu jusqu'alors. Nous y fûmes pourtant d'abord inquiétés car la crainte des gros ^{p5.102} scorpions et des bêtes à cent pieds, que nous trouvâmes dans nos chambres à coucher : mais ces animaux, auxquels les Européens de nos climats froids ne sont point accoutumés, nous rendirent attentifs et ne nous firent aucun mal.

On construisit sur le rivage deux grands magasins, dont les parois étaient de simples nattes, et on y déposa les présents et le bagage. Tout fut débarqué avec célérité et sans le moindre accident. Mais comment pouvoir le transporter de même à Péking ? rien n'était plus aisé. Il y avait un très grand nombre d'hommes prêts à porter sur leurs épaules ce qui ne pouvait être chargé dans des voitures, c'est-à-dire, presque tout ce que nous avons. M. Barrow chargé de surveiller le transport de nos effets, dit qu'il y avait trois mille hommes ¹ employés à les charrier. Les mandarins mirent le plus grand ordre dans ce charroi, et par la manière dont ils s'y prirent, nos caisses les plus pesantes furent transportées avec facilité. En deux jours tout fut prêt à partir, et le 21 août nous nous remîmes en route pour Péking. Cette ville n'est éloignée de Tong-schou-fou que d'environ deux milles ou deux ^{p5.103} milles et demi allemands ² ; et on s'y rend par un chemin large, et pavé avec de grands carreaux de pierre.

Les principales personnes de l'ambassade et l'interprète firent la route dans des chaises à porteurs ; mais les autres, ainsi que les artistes, les musiciens, les soldats et les domestiques, eurent des voitures à deux roues, très dures, très secouantes, qui me rappelèrent les doux cahots des chariots de poste de ma chère patrie. Nous fûmes,

¹ Les manouvriers s'appellent en Chine, *coulis*.

² Deux myriamètres ou deux myriamètres et demi.

Voyage en Chine et en Tartarie

en outre, exposés à toute la chaleur du soleil, et à des nuages de poussière, que des voyageurs nombreux faisaient élever des deux côtés du chemin ; ce qui ne rendit point ce jour-là le plus agréable de notre voyage.

Je viens de faire mention de l'interprète ; et cela me rappelle qu'il est bien temps que je dise quelque chose d'un homme qui était si intéressant pour nous dans le pays éloigné où nous nous trouvions. C'était un Chinois que l'ambassadeur avait amené d'Europe. Il y a à Naples un couvent où de jeunes Chinois sont élevés aux frais de la Propagande pour devenir prêtres et missionnaires de la religion catholique. Le gouvernement anglais prit deux de ces élèves, et les fit partir pour la Chine avec l'ambassade. Mais ^{p5.104} il n'y en eut qu'un, le père Jacob Ly, qui osât accompagner l'ambassadeur à Péking, Cet ecclésiastique, non moins recommandable par ses sentiments que par des connaissances qui faisaient beaucoup d'honneur au collège de Naples, se rendit très utile à l'ambassade. Eh ! quel tort n'aurait-il pas pu lui faire, s'il ne se fût pas montré aussi honnête que le croyait l'ambassadeur, et que je suis bien certain qu'il a toujours été ? Comme il avait plus de facilité qu'un étranger pour rendre dans sa langue les idées de ceux qui l'employaient, il était à cet égard bien préférable aux missionnaires européens qui se trouvaient à Péking.

Nous apprîmes tous quelque mauvais chinois, qui nous suffisait pour les choses ordinaires ; mais le jeune Staunton parvint promptement à parler, à lire, à écrire la langue chinoise d'une manière qui étonnait tout le monde ; et il servait souvent d'interprète à l'ambassadeur, avec beaucoup de succès.

On savait à Péking le jour que l'ambassade devait y arriver. Le chemin était couvert de monde jusqu'à une grande distance de la ville ; car chacun voulait voir des étrangers sur lesquels on avait répandu les bruits les plus merveilleux. Dès que la foule, ou la fatigue, nous ^{p5.105} obligeait de nous arrêter, nous étions entourés de curieux. Les uns tâtaient nos vêtements ; les autres s'étonnaient de la singulière couleur de nos mains ; et nous ne faisons cesser leur surprise à cet égard,

Voyage en Chine et en Tartarie

qu'en ôtant nos gants, qui leur paraissaient fort ridicules. Quelques personnes croyaient que nous n'avions point de barbe. En un mot, tout en nous était nouveau pour les Chinois ; et nos voitures étaient comme des caisses d'optique, dont les spectateurs s'approchaient les uns après les autres.

Les faubourgs qui, du côté par où nous arrivâmes, ne se traversent qu'en une heure de marche, et la foule croissante des gens à pied, des cavaliers et des voitures, nous annonçaient une des plus grandes villes du monde.

Péking est entouré d'une muraille épaisse, très haute et dont les grandes portes, garnies de canons, ont de loin un aspect imposant et majestueux. Que ne font-elles pas espérer de l'intérieur de cette capitale ! Dès que nous y fûmes, l'empressement de la multitude nous parut insupportable ; et malgré la dureté des soldats qui nous conduisaient, et que nous étions bien loin d'approuver, nous eûmes beaucoup de peine à traverser la ville.

p5.106 La première chose qui captiva mon attention fut le grand nombre de chaises à porteurs des dames, qui avaient jusqu'à vingt porteurs à la fois, et étaient suivies d'autant de domestiques. Il m'est impossible de peindre la variété des couleurs, les draperies, les rubans et les autres ornements qui parent ces voitures. Ce qui manque de goût est remplacé par la richesse et la somptuosité. Mes yeux furent ensuite frappés de la quantité de dorure qui couvrait l'extérieur des maisons ; et bientôt ils se fatiguèrent de regarder les gros caractères dorés qui brillaient sur les longues enseignes des boutiques, la forte dorure des portes et des balustrades, les couleurs tranchantes qui s'y mêlaient, et le nombre considérable et varié de lanternes de papier, suspendues de tous côtés.

Les rues de Péking sont larges et sans pavé. L'été, on a soin de les arroser ; ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait une poussière étouffante. Les maisons n'ont point d'étages, ou du moins c'est une règle à laquelle il y a très peu d'exceptions : mais on y voit beaucoup de galeries et de balcons. Le devant des maisons est sans fenêtres, et presque toujours occupé par des marchands ou des gens de métier. Il n'y a qu'une seule

Voyage en Chine et en Tartarie

porte d'entrée ; et il est impossible que, p^{5.107} de la rue, on puisse voir dans l'intérieur des appartements. Les toits sont carrés, et ont leurs angles très allongés, pointus et recourbés. Les tuiles qui les couvrent sont cuites, et pourtant la couleur en est grise. On voit des maisons où le toit entier est couvert d'un vernis jaune et très brillant.

Il faut convenir que, dans toutes les boutiques de Péking, les marchandises sont étalées d'une manière très avantageuse, et qu'il y règne un grand air de richesse. On voit çà et là des arcs de triomphe, qui sont en partie de pierre de taille et en partie de bois. Ils sont peints de diverses couleurs, ornés de sculptures et de dorures, et couverts d'un toit : malgré cela, notre goût, bien ou mal fondé, nous empêche de leur trouver la beauté que les Européens croient devoir distinguer ¹ ces sortes de monuments.

Je n'ai pas besoin de dire que les rues de Péking sont remplies d'une foule immense de gens chargés de divers fardeaux, de marchands de place, de charlatans, d'oisifs, de mendiants ², de voitures, de chevaux, etc. On sait p^{5.108} que cela est ainsi dans toutes les grandes villes.

J'ai lu quelque part, qu'on ne voit jamais une femme dans les rues de Péking : mais cela est faux. Nous en vîmes plusieurs, et dans les rues et à leurs balcons ; et il y avait non seulement des femmes du peuple, mais des dames très bien parées et très jolies.

Péking est partagé en cité chinoise, et en cité tartare. Nous fûmes environ deux heures à nous rendre au pied des murs de cette dernière, devant laquelle nous passâmes ; et comme nous ne devions pas d'abord demeurer dans la capitale, nous fîmes, de plus, environ un mille d'Allemagne pour nous rendre au palais impérial de Yuen-Min-Yuen, où les présents destinés à l'empereur, et le bagage de l'ambassade, furent en même temps portés. On avait préparé pour l'ambassade, tout près du palais de Yuen-Min-Yuen, une petite maison de plaisance, habitée autrefois par le célèbre Cam-hi, et occupée

¹ [c. a. : dans ?]

² Ceci contredit sir G. Staunton, qui prétend qu'il n'y a point de mendiant en Chine. (*Note du traducteur.*)

Voyage en Chine et en Tartarie

encore quelquefois par l'empereur actuel ¹.

Les Chinois aiment à voir dans leurs jardins des rochers artificiels, de petites montagnes, des groupes d'arbres plantés au hasard, des eaux, et des demeures ombragées et solitaires. À l'exception du principe bâtiment, tout était ^{p5.109} négligé et presque en ruine, dans la maison de plaisance où l'on nous conduisit. Quelques appartements étaient ornés de tableaux, qui, d'après la parfaite imitation des objets et l'éclat du coloris, méritaient l'admiration des connaisseurs. Les maisons situées à côté de celle où nous étions, ne pouvaient guère être habitées. L'excessive chaleur nous aurait fait singulièrement souffrir, si l'on ne nous avait pas fourni, soit dans cette maison de plaisance, soit à Péking et même en Tartarie, une grande quantité de glace. Les Chinois en font beaucoup d'usage pendant l'été.

Près de la demeure occupée par l'ambassade, est un palais plus considérable, qu'a bâti et qu'habite souvent l'empereur Tchien-long. C'est là qu'on déposa une partie des présents que le roi d'Angleterre envoyait au monarque chinois, tels, par exemple, que deux superbes lustres de cristal, ouvrage du fameux Parker ; un globe terrestre, un globe céleste, un planétaire, des pendules, et quelques autres objets.

Les palais chinois sont très différents des palais européens. Celui où l'on mit les présents, s'élève au milieu d'un parterre, et consiste en un édifice d'environ quatre-vingt-dix pieds de long sur quarante pieds de large. L'extérieur en est ^{p5.110} très brillant. On y voit des fleurs et des dragons sculptés, dorés, et en partie couverts d'un réseau de fil d'archal, pour empêcher les hirondelles d'y faire leurs nids. L'œil ne peut de loin soutenir l'éclat de cet édifice : mais, dès qu'on en approche, on remarque aisément le travail grossier de la sculpture et le mauvais goût avec lequel elle est dorée. La salle est carrelée en marbre blanc. Dans le milieu s'élève un trône avec des marches, autour desquelles est une balustrade d'un bois rouge foncé, et très bien sculptée. Des deux côtés du trône, on voit deux grands éventails de plume, faits avec beaucoup d'art. Au-dessus du

¹ Tchien-Long, petit-fils de Cam-hi, ou Kang-hi.

Voyage en Chine et en Tartarie

trône, on lit en gros caractères dorés : TSCHINN TA QUANN MIN ; ce qui signifie *la vraiment grande et resplendissante lumière*. Le trône est couvert de drap jaune, et le pavé tout autour d'un tapis rouge. On voit dans la salle, des pendules organisées, des tableaux, et différents chefs-d'œuvre des arts chinois. Les fenêtres ne sont garnies que de papier blanc de Corée : mais comme le toit est très avancé, ce papier est à l'abri de la pluie. De grandes colonnes de bois, peintes en rouge et vernissées, supportent la couverture de l'édifice. À l'entrée du palais, sont deux figures colossales en bronze, représentant des dragons à ^{p5.111} cinq griffes, qui sont les armoiries de sa majesté impériale. Loin, et en avant de l'édifice que je viens de décrire, il y en a un autre à peu près pareil, devant lequel sont deux grotesques lions de bronze. Celui-ci n'est pas précisément un appartement, mais une galerie, ou plutôt une salle ouverte qui conduit à l'autre. L'espace qui sépare les deux bâtiments forme une très belle cour, pavée de grands carreaux de granit d'un grain très fin. Il y en a qui ont dix pieds de long sur quatre pieds de large. La plate-forme sur laquelle est construit le palais a environ quatre pieds d'élévation, et on y monte par des marches en pierre.

Derrière la salle du trône, on voit un très joli petit lac, entouré de rochers, de grottes, de grands arbres, ensemble dont l'aspect est très pittoresque.

Nous trouvâmes dans ce palais une foule d'eunuques d'un rang élevé, lesquels, par leur insolence, leur ignorance et leur empressement à se mêler de tout, se faisaient aisément distinguer des autres courtisans chinois.

Tandis que nous étions à Yuen-Min-Yuen, il y eut une éclipse de lune ¹. Elle n'eut pas plus tôt commencé, que nous entendîmes le grand ^{p5.112} bruit qu'on faisait dans une petite ville voisine, appelée Kian-hai-tien. Les petites cloches, les bassins, les claquets et une certaine espèce de tambours, firent peur au dragon qui tenait déjà la lune dans ses griffes, et aussitôt il l'abandonna.

¹ Le 21 août 1793.

Voyage en Chine et en Tartarie

Au bout de quelques jours, nous quittâmes Yuen-Min-Yuen pour retourner à Péking, où nous fûmes logés dans un grand palais consistant en plusieurs bâtiments séparés et très commodes. Il avait appartenu à un mandarin, qui d'abord *hop-po*¹ de Canton, ensuite inspecteur général du sel dans la province de Pé-ché-lée, fut accusé de concussion, dépouillé de ses biens et jeté dans une prison, où il mourut.

L'ambassade consistait en un si grand nombre de personnes, que pour faire connaître aux mandarins les diverses choses dont nous avions besoin, il semblait nécessaire que nous eussions auprès de nous, quelqu'un des missionnaires européens qui se trouvaient à Péking. L'ambassadeur obtint en conséquence, que le père Rox², missionnaire français, se rendrait tous ^{p5.113} les jours au palais. Dès lors cet ecclésiastique nous devint très utile.

Il aurait sans doute suffi que le missionnaire eût à ses ordres quelques domestiques pour nous procurer ce que nous demandions. Mais, soit par considération, soit par défiance, douze mandarins au moins étaient chargés de nous faire avoir les choses qui nous étaient nécessaires. Il y avait de quoi rire, en voyant ces mandarins courir toute la journée dans le palais, comme s'ils avaient été occupés des plus importantes affaires. L'un était le mandarin du lait, l'autre le mandarin du pain, un troisième le mandarin portier. Quelques-uns épiaient notre conduite, et d'autres rendaient compte à l'empereur de tout ce qui avait le moindre rapport à nous. Rien n'était aussi fatigant, que l'importunité de ces mandarins, qui, non seulement se rassemblaient autour de nous, lorsque nous étions à table, pour voir s'il nous manquait quelque chose, mais qui venaient aussi jusque dans nos chambres à coucher.

Chaque mandarin avait sans cesse auprès de lui au moins un jeune homme, pour porter sa pipe, chose dont les Chinois ne peuvent pas se passer ; de sorte qu'il entrait toujours chez nous ^{p5.114} autant de

¹ Receveur principal des douanes et des impôts.

² C'est, sans doute, *Roux* et non *Rox*.

Voyage en Chine et en Tartarie

domestiques que de maîtres. Ces derniers amenaient en outre d'autres personnes ; car, des parties les plus reculées de l'empire, des curieux étaient venus pour nous voir ; et ils n'étaient point admis, sans faire des présents considérables aux mandarins qui avaient l'inspection de notre palais. Les deux mandarins même qui nous avaient reçus à notre débarquement, et accompagnés jusqu'à Péking, ne pouvaient plus pénétrer jusqu'à nous qu'avec difficulté. On leur demandait de l'or, parce qu'on prétendait qu'ils avaient reçu de nous des présents considérables.

Les courtisans chinois sont en très grand nombre, et n'ont, pour la plupart, que des emplois d'un modique revenu ; de sorte qu'ils manquent d'argent, s'endettent et profitent de l'occasion pour friponner. Cela leur était cette fois-ci plus facile que jamais ; car toutes les choses qu'on achetait pour nous, étaient comptées à l'empereur dix fois plus qu'elles ne coûtaient ; et on ne donnait ni aux soldats ni aux domestiques ce qui leur était nécessaire. D'ailleurs, nos mandarins ne se faisaient pas le moindre scrupule de nous demander ceux de nos effets qu'ils trouvaient à leur gré. Nos montres eurent particulièrement l'avantage de ^{p5.115} leur plaire : aussi plusieurs d'entre nous cessèrent bientôt d'en porter.

Tandis que divers Anglais étaient à Yuen-Min-Yuen, occupés à monter le planétaire, un missionnaire italien, qui leur servait d'interprète, tira par hasard sa montre : un des principaux courtisans chinois la vit, l'admira, et le soir même il la fit demander au missionnaire, qui n'osa pas la lui refuser. Le Chinois lui envoya en retour quelques boîtes de thé et d'autres bagatelles ; ce qui ne valait pas la douzième partie du prix de la montre. On nous raconta beaucoup de traits pareils à celui-là.

Il manquait, dans le palais que nous occupions à Péking, un lieu commode pour faire notre cuisine : mais plusieurs d'entre nous ne s'en souciaient guère, parce qu'ils s'accoutumèrent aisément à la cuisine chinoise et quelques connaisseurs la comparaient à celle des Français. Dans les ragoûts chinois, la viande est coupée par petits morceaux,

Voyage en Chine et en Tartarie

parce que, comme on sait, on mange en Chine, non avec un couteau et une fourchette, mais avec de petits bâtons pointus. Les fruits même, tels, par exemple, que les oranges, n'y sont servis que coupés par petites tranches. Les mets y ^{p5.116} sont très bien assaisonnés, très variés, et ont un coup d'œil agréable.

Les Chinois ne connaissent point l'usage du lait : aussi eûmes-nous beaucoup de peine à nous en procurer ; et j'ai souvent vu des Chinois s'étonner de ce que nous en buvions.

Nous résidions au milieu de Péking ; mais on ne nous permettait pas de nous y promener à notre gré : nous étions au contraire gardés chez nous comme dans une espèce de prison. Il ne faut pourtant point en conclure qu'on manquât de considération pour l'ambassade. Je crois même qu'à tout prendre, nous n'avons pas à nous plaindre de la gêne dans laquelle on nous tenait, gêne qu'on attribuait à l'idée singulière que les Chinois se forment des Européens, à notre costume, et à la crainte de quelque émeute. Malgré cela, on avait peut-être quelques secrètes raisons de nous surveiller d'aussi près ; car il n'était pas plus permis aux Chinois de venir nous voir, qu'à nous de sortir.

@

CHAPITRE II

Voyage de Péking à Zhé-Hol. Accueil que reçoit l'ambassade. Fêtes. Temples et jardins de Zhé-Hol

@

p5.117 Notre séjour à Péking ne dura que le temps qu'il fallait pour mettre nos effets un peu en ordre : car il nous tardait d'être présentés à l'empereur, qui était alors dans son palais d'été à Zhé-Hol ¹, en Tartarie ². Une partie des présents y fut conduite avec nous.

Le 2 septembre, nous nous mîmes en route pour la Tartarie. L'ambassadeur et le secrétaire d'ambassade voyagèrent dans un carrosse anglais qu'ils avaient porté en Chine pour leur usage, et dont la vue excita beaucoup d'admiration.

La suite de l'ambassadeur monta à cheval, et le reste des Anglais dans des voitures du pays.

Si je voulais donner une preuve de la singularité des sons dont se composent les mots p5.118 chinois, je rapporterais les noms des villes et des villages que nous vîmes sur notre route : mais je m'en abstiendrai parce que la plupart de ces endroits sont de peu de conséquence et ne se trouvent sur aucune carte ; d'ailleurs, nous passâmes toutes les nuits dans les palais où l'empereur lui-même a coutume de coucher quand il voyage.

Il est cependant une petite ville trop remarquable, pour que je n'en parle pas, située près de la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie ; elle se nomme *Chou-pai-kou* ³.

Un quart d'heure avant d'arriver là, nous entrâmes par la porte de *Nan-tien-ming*, c'est-à-dire la porte du ciel méridional, laquelle est

¹ M. Hüttner écrit *Dschecho*, et on trouve sur les cartes Geho : mais j'ai suivi l'orthographe de sir G. Staunton. (*Note du traducteur.*)

² Dans la province de Leao-tong.

³ Ce mot signifie au milieu du mur ou adjacente au mur.

Voyage en Chine et en Tartarie

placée sur une petite hauteur. Il y avait déjà quelques jours que nous voyions la Grande muraille que les Chinois appellent *Tschan-tschoung*. À Chou-pai-kou, nous en fûmes assez près pour pouvoir y monter, et nous y montâmes. Certes, un mur n'est qu'un mur ; mais celui qui, pendant deux mille ans, et s'il faut en croire les Chinois, pendant plus longtemps encore, a arrêté les incursions des belliqueux Tartares, mérite bien qu'on ^{p5.119} y fasse attention. J'entendis là citer le célèbre Samuel Johnson, qui prétend qu'il est honorable pour un homme de pouvoir dire, que son grand-père a vu la Grande muraille de la Chine.

Cet antique ouvrage éprouve maintenant les effets du temps : il tombe en ruine en beaucoup d'endroits ; cependant il y en a quelques-uns où il se conserve entier ; ce qu'on doit attribuer à l'excellente qualité des briques et de la chaux. Le milieu de la muraille, qui a environ dix pieds de large, est rempli de terre et de décombres. On y voit des tours à deux cents pas de distance les unes des autres, et absolument abandonnées. Ce qu'il y a de très étonnant, c'est que la muraille passe sur le sommet des plus hautes montagnes. Dans l'endroit où nous y montâmes, nous en vîmes deux autres à quelque distance l'une de l'autre, mais dans la même direction que celle sur laquelle nous étions. Peut-être, partout où l'on avait le plus à redouter l'attaque des Tartares, la muraille était double et même triple. Parmi les raretés que nous nous proposons de recueillir dans notre voyage, étaient des fragments de cet antique rempart ; car nous avions quelque espérance de les vendre fort cher ^{p5.120} à des curieux d'Europe. Le capitaine Parish, l'un des principaux officiers de la garde de l'ambassadeur, dessina, avec beaucoup d'exactitude, la grande muraille chinoise sur les lieux mêmes.

Le pays que nous traversâmes dans les environs de Chou-pai-kou, est montueux et pittoresque. Nous y eûmes constamment la vue de quelque village. Les champs y sont bien cultivés : mais il y a très peu d'eau. Nos journées de marche n'allaient jamais au-delà de trois milles d'Allemagne, et étaient réglées d'après la distance des palais où l'empereur a coutume de passer la nuit, quand il fait la même route.

Voyage en Chine et en Tartarie

Nous arrivions toujours dans ces palais à midi, et nous passions le reste de la journée à nous promener dans les jardins ; car il n'y a pas un seul palais qui n'en ait.

Nous eûmes un très beau temps, en nous rendant de Péking à Zhé-Hol. Le ciel ne fut pas troublé par un seul nuage. Le chemin était médiocrement beau. Quand nos chevaux boitaient, faisaient un faux pas, ou refusaient d'avancer ; quand nos selles étaient sans étrier ou n'en avaient qu'un seul, ou bien quand les domestiques des mandarins s'étaient emparés des meilleurs chevaux et ne nous avaient laissé^{p5.121} que des rosses efflanquées, c'était pour nous un sujet de plaisanterie, qui nous faisait oublier tous les désagréments de la route. Nous apprîmes alors qu'en Chine une marque d'attention de la part d'un voyageur, était de fouetter le cheval d'un autre, sans en être prié ; chose que nous avions d'abord prise pour le contraire d'une politesse.

Il est sans doute inutile d'observer que, partout où nous passions, nous attirions sur nous les regards des habitants. Cela était assez naturel : mais nos personnes et notre manière d'être vêtus n'étaient pas les seules causes de leur étonnement. Le bruit s'était répandu que, parmi les présents que nous apportions, il y avait des choses très extraordinaires. Un jour un mandarin tira à part notre interprète, et lui demanda, d'un air mystérieux, s'il n'était pas possible de lui faire voir, ainsi qu'à quelques-uns de ses amis venus exprès, les étonnantes raretés que nous devions présenter à l'empereur. L'interprète le pria de se mieux expliquer, et de lui dire ce qu'il entendait par ces raretés.

— Volontiers, reprit le mandarin. J'ai ouï assurer à Péking et ailleurs, que vous aviez, entr'autres choses, une poule qui ne se nourrit que de charbon,^{p5.122} et en mange cinquante livres par jour ; un nain d'un pied et demi de haut ; un éléphant qui n'est pas plus gros qu'un chat ; un oreiller magique, qui procure à ceux qui y posent leur tête, la facilité de se trouver aussitôt partout où ils veulent être¹.

¹ On dit que ces choses avaient été mises dans les gazettes chinoises.

Voyage en Chine et en Tartarie

Le mandarin était si persuadé de la vérité de ces rapports, qu'on eut assez de peine à le tirer d'erreur. Il parut accablé, quand on lui dit qu'il nous était impossible de lui montrer des choses merveilleuses, puisque nous n'en avions point. Ce qu'on avait débité à ce sujet, était d'autant plus croyable pour le commun des Chinois, que les ambassadeurs des petits États voisins apportent toujours en présent, à l'empereur, des oiseaux ou des quadrupèdes rares, et d'autres curiosités naturelles.

Il arriva assez singulièrement que, pendant plusieurs jours de suite, nous rencontrâmes des dromadaires chargés de charbon de bois ; ce qui ne fit, peut-être, que confirmer l'opinion de beaucoup de personnes qui avaient entendu parler de notre étonnante poule.

Ce qu'on voit de plus remarquable sur la ^{p5.123} route de Péking à Zhé-Hol, est le chemin impérial, qui a quatre cent dix-huit lys de long ¹, et est entièrement réparé à neuf deux fois chaque année. Il suit le milieu de la grande route, a dix pieds de large, un pied de haut, et est fait avec un mélange de sable et de terre glaise, si bien humecté, si bien battu, qu'il a la solidité du ciment. La propreté de ce chemin égale celle du parquet d'un de nos salons de compagnie. On le balaie continuellement, pour en ôter non seulement les feuilles d'arbre, mais le moindre brin de poussière ; et il y a des deux côtés, et à deux cents pas les uns des autres, des réservoirs, où l'on porte souvent de loin, avec beaucoup de peine, l'eau qui sert à l'arroser.

Peut-être n'y a-t-il pas dans le monde entier un chemin plus joli que celui-là, au moment où on l'a préparé pour le passage de l'empereur. Nous trouvâmes partout des gens qui y travaillaient. Il y a, de distance en distance, des gardes qui veillent jour et nuit pour écarter les téméraires qui voudraient y passer ; car personne, sans exception, ne peut y mettre le pied avant que l'empereur s'en soit servi. ^{p5.124} Il est vrai qu'après, ce chemin est bientôt dégradé, parce qu'on doit toujours le refaire, soit lorsque l'empereur se rend en Tartarie, soit lorsqu'il retourne en Chine.

¹ Vingt-deux myriamètres, ou vingt-deux milles d'Allemagne, ou cent vingt-cinq milles anglais.

Voyage en Chine et en Tartarie

L'élévation et la roideur des montagnes sur lesquelles passe ce chemin, ne sont point un obstacle à sa direction ; et dans les endroits où il est traversé par des rivières, on construit des ponts neufs, qu'on couvre bien de terre. Partout, où il y a assez d'espace de chaque côté du chemin impérial, on en voit un autre, fait avec presque autant de soin, pour la nombreuse suite du monarque. Si les mortels pouvaient disposer de l'air et des rayons du soleil, comme ils disposent de la terre, je ne doute point que les Chinois ne voulussent attribuer à leur empereur le droit de respirer un air plus pur et d'être éclairé par les rayons d'un soleil plus doux, que ceux dont jouiraient les autres hommes.

La petite partie de la Tartarie, que nous traversâmes dans ce voyage, est trop rapprochée de la Chine, et a trop de rapports avec cet empire, pour que nous pussions remarquer une grande différence entre les deux peuples. Les mariages qui unissent des familles chinoises avec des familles tartares, le même ^{p5.125} gouvernement, la même langue, produisent naturellement les mêmes mœurs : mais, comme une nation ne perd jamais entièrement le caractère qui lui est propre, on aperçoit toujours quelques traits qui distinguent les Tartares des Chinois.

Les voyageurs représentent les premiers comme des hommes grossiers, durs et francs ; et certes, ils nous parurent tels. S'ils ont un corps moins délicat, des manières plus simples, et des maisons moins propres que les Chinois, on ne trouve chez eux, ni la trompeuse ambiguïté, ni la cruauté lâche qu'on reproche aux autres. Ils sont plus pauvres que les Chinois : malgré cela, ils les regardent avec tout l'orgueil que leur inspire l'avantage de leur donner des souverains. Le moindre Tartare n'obéit que difficilement à un mandarin chinois ; et j'ai vu beaucoup d'exemples de la haine enracinée que ces peuples ont l'un pour l'autre. Chow-ta-zhin et Van-ta-zhin, qui, déjà revêtus de beaucoup d'autorité, acquièrent encore une plus grande importance, lorsqu'ils furent chargés de la conduite de l'ambassade, eurent bien de la peine à nous procurer, en Tartarie, les provisions dont nous avons besoin ; et ils attribuaient à l'opiniâtreté et à l'orgueil des ^{p5.126} Tartares, tous les embarras qu'ils éprouvaient. Les coups de bâton,

Voyage en Chine et en Tartarie

qu'ils distribuèrent en abondance, ne leur servaient pas de beaucoup.

Nous vîmes, dans les montagnes de la Tartarie, des goitres, pareils à ceux qu'on a dans quelques cantons des Alpes, et dans d'autres pays montueux.

Le septième jour de notre marche, nous atteignîmes Zhé-Hol. Le matin, nous déjeunâmes dans un temple ; ce qui nous était déjà arrivé plusieurs fois. Les bonzes ne croient point offenser leurs idoles, en faisant dresser, de chaque côté de leurs autels, des tables pour déjeuner. Aussi, est-il reconnu que les divinités chinoises ont beaucoup plus de savoir vivre que celles des autres nations. Il n'y a rien de plus ordinaire en Chine, que de voir dans un temple la bonne compagnie fumer du tabac, boire du thé, ou prendre d'autres rafraîchissements, tandis que de petits bâtons de bois odoriférant brûlent sous le nez du dieu.

L'ambassadeur fit son entrée à Zhé-Hol avec pompe. Il était en voiture avec le secrétaire d'ambassade ; et ses gens, ses gardes, ses musiciens, et diverses personnes attachées à l'ambassade, les précédaient, les uns avec leur livrée, les autres avec leurs différents uniformes. Il ^{p5.127} descendit, en avant de la ville, dans un palais qu'on avait préparé pour le recevoir.

Les maisons de plaisance des princes d'Europe sont ordinairement entourées de brillants édifices, de magnifiques allées, de chef-d'œuvre des arts, et tout y annonce le goût ; mais on se tromperait bien, si l'on se formait une pareille idée du lieu qu'habite l'été le grand khan des Tartares. Zhé-Hol ressemble moins à une ville qu'à un village. À l'exception de deux ou trois maisons de mandarins, on n'y trouve que de misérables huttes, des rues tortueuses, et beaucoup de malpropreté. Aussi, tout cela fait un grand contraste avec le palais impérial, ses superbes jardins, et les riches temples des lamas, qui l'avoisinent. Le choix de cette paisible campagne est cependant très heureux pour l'un des souverains qui savent le mieux s'occuper.

Zhé-Hol est dans une fertile vallée, située par les quarante degrés cinquante-huit minutes de latitude nord. Des chaînes de montagnes

Voyage en Chine et en Tartarie

entourent la vallée, et elles seraient sans doute couvertes de riches vignobles, d'utiles oliviers, d'autres arbres fruitiers, et de toute espèce de jardinage, si les paresseux Tartares voulaient imiter les laborieux Chinois.

p5.128 Quelques intrigues de cour rendirent assez tristes les premiers moments que nous passâmes à Zhé-Hol. Malgré toute sa prudence, le vieux et respectable souverain qui gouverne aujourd'hui la Chine n'est pas moins trompé que les autres princes. Les annales chinoises ne font mention d'aucune ambassade semblable à la nôtre ; et, dans le fait, toutes celles qui l'ont précédée étaient beaucoup moins importantes. L'empereur regardait comme un événement honorable pour son règne, la réception d'une ambassade qui venait de très loin, et lui apportait de magnifiques présents de la part d'un des plus puissants princes du monde. Il était impatient de la voir. On savait qu'il en parlait tous les jours, et qu'il voulait rendre à l'ambassadeur plus d'honneurs qu'aucun autre Européen ne pourrait se vanter d'en avoir reçu en Chine ¹. Qu'y avait-il de plus obligeant que l'ordre donné au premier ministre d'aller au-devant de l'ambassadeur ? Mais le ministre n'y alla point.

Les ennemis de l'Angleterre cherchèrent à nuire à l'ambassade, et y réussirent d'autant mieux qu'ils étaient soutenus par le vice-roi de Canton, homme puissant, qui se trouvait alors p5.129 à la cour. Cet arrogant song-tou ² qui, lorsqu'il était dans son gouvernement, avait coutume de traiter les Anglais avec le plus grand dédain, ne pouvait voir sans envie qu'on préparât à l'ambassade un accueil très honorable. Pour l'empêcher, il se servit de toute l'influence que lui donnaient et son rang et le titre de gendre de l'empereur. Il parvint si bien à prévenir le premier ministre, qu'on fit des difficultés, qui retardèrent la présentation de l'ambassadeur. La coutume chinoise de se prosterner neuf fois devant l'empereur était trop humiliante pour s'accorder avec la dignité d'un ambassadeur britannique. Lord Macartney refusa de s'y soumettre ; et grâce à sa fermeté, on décida que la cérémonie asiatique serait remplacée par celle de la cour d'Angleterre, où l'on met

¹ Les mandarins l'avaient rapporté aux Anglais.

² Titre que les Chinois donnent à leurs vice-rois

Voyage en Chine et en Tartarie

seulement un genou à terre ¹ quand on est présenté au souverain.

Pendant les difficultés qui précédèrent cet arrangement, il y eut une chose, dont je ne parlerais pas si tout ce qui sert à faire connaître le caractère d'un peuple ne méritait pas qu'on ^{p5.130} en fît mention. Les mandarins voyant avec un secret déplaisir que l'ambassadeur conservait fièrement sa dignité dans toutes ses conférences, et exprimait son opinion avec la franchise qui lui convenait, essayèrent d'employer, non pas précisément avec lui, mais avec sa suite, un moyen qu'ils croyaient très propre à intimider. Ils fournirent, pendant deux jours de suite, si peu d'aliments, que plusieurs Anglais se plaignirent de n'avoir pas assez à manger ; et dans le même temps on leur ôta toute occasion d'acheter des provisions. Cependant, comme cette ridicule conduite des mandarins eut un effet opposé à celui qu'ils s'en étaient promis, et qu'ils craignirent que si elle était connue, elle ne leur fît perdre leur place, ils furent assez prudents pour l'attribuer à un malentendu, et pour renoncer au projet de nous rendre dociles, en nous affamant.

Le 14 septembre, c'est-à-dire, huit jours après son arrivée à Zhé-Hol, l'ambassade fut présentée à l'empereur. Ce prince tient sa cour de très grand matin ; et comme les mœurs chinoises exigent que l'on arrive quelques heures avant lui dans le jardin où il donne ses audiences, la plupart des courtisans y passent la nuit sous des tentes. Nous nous levâmes de si bonne ^{p5.131} heure que nous fûmes rendus dans le jardin impérial avant que le jour commençât à poindre.

Ce jardin contient divers édifices, des lacs et des bosquets ; malgré cela, il doit moins à l'art qu'à la nature. Du côté du nord, on y voit des montagnes, dont les formes sont très variées. Il y en a, dont la pente est douce, d'autres qui sont séparées par des précipices, quelques-unes sont groupées et se terminent par une pointe du haut de laquelle la vue s'étend sur toute la campagne des environs. Vers l'occident, le jardin est borné par des collines d'un accès très facile.

¹ Ce sont les Anglais et non les étrangers qui plient le genou en présence du roi d'Angleterre. (*Note du traducteur.*)

Voyage en Chine et en Tartarie

Du côté du nord, on avait dressé des tentes tartares, qui diffèrent de celles des autres nations, parce qu'elles sont entièrement rondes, cintrées et n'ont pas besoin de piquets. Elles sont d'un clissage de bambou, artistement fait, et recouvert d'une étoffe grossière. Il y en avait dans le jardin impérial une beaucoup plus haute et plus large que les autres. Elle était couverte de drap jaune, et ornée en dedans de tapis, de lanternes bien peintes et de guirlandes de papier. Sur le devant, était un tendelet, de chaque côté duquel on voyait des coussins et des tables très basses, chargées de beaucoup de rafraîchissements. Dans le fond était le trône de ^{p5.132} l'empereur. Les Chinois appellent cette seule tente : *moung-kou-beu*, mot tartare dont notre interprète ne put point m'apprendre la vraie signification.

L'ambassadeur et sa suite attendirent sous une petite tente l'arrivée de l'empereur ; et nous y fûmes visités par un grand nombre de courtisans, qui, pour la plupart, étaient Tartares. Grossiers comme tous les hommes de leur nation, ils nous touchaient et nous montraient du doigt, avec aussi peu d'égard que si nous avions été de ces figures de cire, qu'on fait voir pour de l'argent. Les Chinois ont beaucoup plus de politesse.

Comme l'anniversaire de la naissance de l'empereur approchait, la cour était extrêmement brillante. Tous les princes tartares, tributaires du souverain de la Chine, plusieurs vice-rois chinois, les gouverneurs de divers cantons ou de grandes villes, et cinq ou six cents mandarins de toute espèce ¹, étaient rassemblés à ^{p5.133} Zhé-Hol. Leurs gens, ainsi que les soldats, les musiciens et les bateleurs, étaient aussi très nombreux.

On nous montra des ambassadeurs au visage noirâtre, qui, comme nous, devaient être présentés ce jour-là. Ils portaient de longues robes

¹ Indépendamment du bouton et des plumes de paon que les mandarins portent à leur bonnet, suivant leurs différents grades, il y a à la cour de la Chine deux autres marques d'une plus haute dignité. Les robes de cérémonie des mandarins ont sur le devant et sur le derrière un carré de riche broderie. Mais les princes, les vice-rois et les colaos, c'est-à-dire, les ministres, portent cette broderie ronde, non seulement sur la poitrine et sur le dos, mais sur chaque épaule. En outre, plusieurs ont un vêtement jaune, couleur qui distingue les premiers de l'État, et qu'ils ne peuvent même porter que par une permission particulière de l'empereur.

Voyage en Chine et en Tartarie

de velours rouge, galonnées en or, et des turbans ; ils étaient pieds nus, et mâchaient de l'arêque. Les Chinois sont de si mauvais géographes, qu'il leur fut impossible de nous désigner le pays de ces ambassadeurs, autrement que par le nom qu'on lui donne en Chine. C'était probablement le Pégu.

Demi-heure avant le jour, un homme à cheval arriva d'un air empressé, et aussitôt la foule se mit en rang, ce qui annonçait l'approche de l'empereur. Tout garda dès lors autour de nous le plus profond silence ; mais on entendait une musique éloignée et le bruit du loo, et l'on voyait sur le visage de tous les Chinois l'impression qu'occasionne l'attente de ^{p5.134} quelque chose d'extraordinaire. Quelqu'idée qu'un Européen se fasse de la pompe d'un prince asiatique, il ne peut pas imaginer l'effet qu'elle a sur les sens et sur l'âme des fanatiques orientaux.

Bientôt arrivèrent les principaux ministres, vêtus de jaune, et montés sur des chevaux blancs. Ils descendirent à quelque distance de la tente impériale, et se mirent en rang. Le cortège parut ensuite, précédé de la musique et d'un détachement des gardes, et alors on vit l'empereur sur une chaise découverte, très dorée, et portée par seize hommes. Les ministres et quelques-uns des principaux mandarins se mirent à sa suite.

Tandis que le cortège passait devant nous, tous les spectateurs orientaux se tinrent prosternés, et frappèrent la terre de leur front. À son approche, l'ambassade anglaise avait mis un genou à terre ; mais, l'empereur nous fit aussitôt relever, et s'étant arrêté un moment, il parla à l'ambassadeur avec beaucoup d'affabilité. Un air de bienveillance était répandu sur le visage du vieux monarque. Il parlait lentement et avec une douceur attrayante. Ses yeux, dont quatre-vingt-trois ans n'avaient pas encore éteint tout le feu, annonçaient le ^{p5.135} calme de son âme, et ses traits montraient encore qu'il avait été dans sa jeunesse un très bel homme. Mince, d'une belle taille, il avait dans tous ses mouvements de la grâce et de la dignité. Si l'on n'avait pas su son âge, on l'aurait pris pour un homme de cinquante ans. Il

Voyage en Chine et en Tartarie

était vêtu avec la plus grande simplicité ¹.

Après avoir parlé à lord Macartney, l'empereur se tourna vers les ambassadeurs noirs, avec lesquels il s'entretint un moment. Ensuite il entra dans sa tente et se plaça sur son trône. Lord Macartney, le secrétaire d'ambassade, le jeune Staunton son fils, et l'interprète s'avancèrent du côté gauche du trône, ce qui, nous dit-on, est un grand honneur, et n'avait point encore eu d'exemple. Le reste de l'ambassade anglaise se tint à une certaine distance, parmi les courtisans.

Cependant le soleil se leva et éclaira tout le jardin. Le temps était extrêmement beau. Le calme du matin n'était interrompu que par un hymne solennel, dont la musique très douce s'accordait avec les sons argentins d'une cymbale. Bientôt suivit la cérémonie des neuf ^{p5.136} prosternements, qui sont d'usage en présence de l'empereur. Les courtisans se mirent le visage contre terre. Les Anglais ne firent que plier le genou.

Lord Macartney s'étant approché du trône, présenta à l'empereur la lettre du monarque britannique, renfermée dans une superbe boîte d'or, carrée, enrichie de diamants, et sur laquelle étaient les armes d'Angleterre en émail.

Après cette cérémonie, chacun se plaça pour déjeuner. Ceux qui ne sont point accoutumés de s'asseoir les jambes croisées, se trouvent très embarrassés dans ces sortes d'occasions. On met à terre des coussins, sur lesquels les Chinois s'assoient et mangent très commodément, comme tous les autres Orientaux, tandis qu'un Européen, gêné par ses vêtements étroits, ne sait comment placer ses pieds, se fatigue et fait une très ridicule figure.

Divers mandarins s'avancèrent lentement à la suite les uns des autres, pour servir du thé à l'empereur. Le premier portait une théière d'or, le second une tasse, le troisième un autre vase. Chacun d'eux tenait ce qu'il portait avec ses deux mains élevées au-dessus de sa

¹ Sir G. Staunton dit aussi qu'il n'avait d'autre ornement qu'une très grosse perle qu'il portait sur son bonnet. (*Note du traducteur.*)

Voyage en Chine et en Tartarie

tête, et s'approchait du trône avec autant de respect que s'il eût été occupé par une divinité. L'empereur ^{p5.137} envoyait aux convives, comme une marque de sa faveur particulière, tantôt du vin, tantôt quelque mets de sa table. Il fit servir du thé versé de ses propres mains, à lord Macartney et aux autres Anglais placés à la gauche du trône, côté qui, comme nous l'avons déjà observé est en Orient le plus honorable. Chacune de ces marques d'attention, si flatteuses aux yeux des mandarins, exigeait des inclinations de tête, qui, à force d'être répétées, devinrent très fatigantes.

Pendant ce temps-là, l'empereur s'entretenait avec l'ambassadeur. Il lui demanda des nouvelles de la santé du roi d'Angleterre, et lui remit pour ce monarque un sceptre d'agate blanche. Il en fit aussi présent de deux autres d'un moindre prix, l'un à l'ambassadeur, l'autre à sir George Staunton, et il leur donna en outre, à chacun, une bourse de soie jaune, qu'il avait à côté de lui ; car les Chinois ont coutume d'en porter de pareilles à leur ceinture.

Ce prince témoigna beaucoup de bonté au jeune Staunton, dont les connaissances dans la langue chinoise parurent lui faire très grand plaisir.

Après le déjeuner, on fit venir devant la tente impériale, des lutteurs, des sauteurs, des ^{p5.138} danseurs, dont quelques-uns étaient très amusants. Mais comme un des jours suivants, nous les vîmes beaucoup mieux que cette première fois, je n'en dirai rien à présent.

Quand les jeux furent finis, l'empereur se retira. À quelque distance de sa tente, on avait placé les présents destinés au roi d'Angleterre et à l'ambassade ; ils furent offerts par le premier ministre. Ces présents consistaient en étoffes de soie et de coton, en thé, en lanternes, en porcelaine, en sucre, en bourses de soie et en éventails. On ne peut se défendre de quelque surprise quand on voit payer avec des lanternes deux précieux instruments de mathématiques, et avec des bourses de soie et des éventails, des armes d'un travail admirable et les plus beaux ouvrages des manufactures anglaises. Mais on doit songer que la Chine

Voyage en Chine et en Tartarie

ne produit rien de meilleur que ce que donna l'empereur, et qu'en outre, les dépenses qu'occasionnèrent à ce monarque cinq mois de séjour d'une ambassade composée de cent personnes, égalent au moins le prix des présents des Anglais.

Pendant que nous fûmes à Zhé-Hol, il ne se passa pas un seul des jours qui suivirent celui de notre présentation, sans que nous allassions à la cour, et sans que, conformément à l'usage du ^{p5.139} pays, nous reçussions quelques présents. La bienveillance de l'empereur ne se démentit jamais. Il chargea ses ministres de conduire les Anglais partout.

Parmi ces ministres, le premier était Hoa. On l'appelle tantôt Hoatschoung-tschan ¹ c'est-à-dire, Hoa de la moyenne cour, tantôt le grand kolao, parce qu'il est un des six ministres qui portent ce titre. C'est un homme d'un âge mûr, très bien fait, et d'une politesse noble et prévenante. Des incommodités qui l'empêchent de marcher librement, et peut-être aussi des chagrins secrets, lui ont donné un air de tristesse qui le rend plus intéressant. Son front ouvert, ses yeux perçants, et un jeu de physionomie très expressif, qui accompagne ses paroles, décèlent l'homme d'esprit et de caractère. Il était l'ennemi secret des Anglais. Ses incommodités ne lui permettant point de conduire partout l'ambassadeur, il en laissa le soin à un autre ministre, nommé Soung-ta-zhin, qui nous accompagna aussi, par la suite, de Péking à Hang-Tchou-Fou.

Il y a, dans les vastes jardins de Zhé-Hol, divers palais, qui méritent d'être vus. Les uns ^{p5.140} n'ont qu'un rez-de-chaussée ; les autres ont un étage, et presque tous sont entourés d'eau, et ombragés par de grands arbres. D'ailleurs, ils n'offrent aucune variété dans l'architecture, et semblent être tous bâtis sur le même plan. Les appartements en sont vastes, élevés, les fenêtres garnies de papier, au lieu de vitres, et le carrelage est couvert de tapis. L'un de leurs principaux ornements est une assez grande quantité de pendules

¹ C'est le même que sir G. Staunton nomme *Ho-choung-taung*.

Voyage en Chine et en Tartarie

organisées, faites en Angleterre, et sorties, pour la plupart, des mains du fameux horloger Cox. Les tableaux, dont les murs des appartements sont souvent couverts, représentent les victoires de l'empereur, ses parties de chasse, et les cérémonies de la cour. Les connaisseurs trouvent que ces tableaux sont faits avec un extrême soin, et que le coloris en est très brillant, mais qu'ils manquent d'âme et d'invention.

La patience des artistes chinois se montre encore davantage, soit dans les ouvrages de bois, sculptés ou ciselés, qui sont appendus, en grand nombre, dans les palais de Zhé-Hol, soit dans les pierres sculptées qu'on y voit. On y remarque surtout une agate noire et blanche, enchâssée dans du bois, et posée sur un ^{p5.141} piédestal en pierre ¹. Une main industrielle lui a donné la forme d'un rocher, sur lequel croissent des arbres, et on y a gravé de chaque côté des vers chinois, composés par l'empereur. Il serait sans doute injuste de rappeler ici la supériorité des arts européens.

Dans chaque appartement des palais de Zhé-Hol, est un grand fauteuil de bois brun, artistement travaillé, garni d'un riche drap d'or, et sur lequel on voit un sceptre d'agate, sculpté en forme de fleur. Suivant ce que les ministres nous dirent, ces sceptres sont les emblèmes de la prospérité et du bonheur de l'empire.

Les sièges, dont je viens de parler, sont les seuls qu'on trouve dans les appartements impériaux. Les grands de l'État n'ont pas, plus que les autres, le droit de se mettre sur une chaise, en présence du souverain. Le respect pour lui va même si loin, qu'en son absence on n'ose point s'asseoir dans certains appartements de ses palais. Voilà du moins ce qui fut dit à quelques-uns des Anglais qui, fatigués de leur course dans les vastes jardins de Zhé-Hol, voulurent un peu se reposer.

Nous vîmes, dans tous les appartements, des ^{p5.142} tables sur lesquelles étaient des livres, de l'encre de la Chine, des pierres noires pour la broyer, des pinceaux et du papier. Il y avait aussi de grands et

¹ Elle a 3 pieds de long, 19 pouces de large, et 2 pieds de haut. Voy. la planche intitulée : *Agate sculptée*.

Voyage en Chine et en Tartarie

de petits miroirs, et quelques carreaux de vitres, placés dans les cloisons, mais jamais aux fenêtres extérieures.

Dans ces palais, tout, à une seule exception près, semblait assorti à la dignité du maître. Quelque corrompues que soient les mœurs européennes, il y a des vices dont rougit parmi nous l'homme le plus dissolu, mais il n'en est pas de même en Chine. Dans l'un des appartements de Zhé-Hol, on voit deux figures de jeunes garçons, parfaitement bien sculptées en marbre blanc, les pieds et les mains liés et dans une attitude qui prouve que le goût des Grecs n'excite point parmi les Chinois l'horreur qu'il doit inspirer. Un vieil eunuque nous fit remarquer ces statues avec un rire dévergondé. Il est difficile de dire si l'empereur va rarement dans cet appartement, comme le pensent quelques-uns de nous, ou bien, s'il ne désapprouve pas le groupe indécent qui s'y trouve. Quoi qu'il en soit, ce prince est très dévot. Il a à Zhé-Hol, non seulement divers temples de Fo, mais des autels dédiés à ce dieu dans deux ou trois palais du parc.

p5.143 Un de ces palais un peu caché, mais pourtant agréablement situé, se distingue des autres. Les appartements y sont moins grands, ornés de tableaux, de sculptures, de choses rares ; il y a divers endroits pour se reposer ; chaque appartement a son escalier avec une entrée particulière et des fenêtres garnies de jalousies. Tout nous annonçait que ce lieu était destiné à servir de sérail, et on ne fit aucune difficulté de nous le dire ; mais nous n'osâmes point demander si les femmes l'avaient abandonné pour jamais, ou seulement pour nous laisser le temps de le voir, car c'eut été montrer trop de curiosité.

Un jour que l'ambassadeur et sa suite déjeunaient dans les jardins du palais, on fit jouer des marionnettes très bien faites. Les eunuques contrefont très bien leur voix ; et l'on ne peut nier que l'arlequin chinois ne vaille l'arlequin allemand, qui, tous deux, ne sont surpassés que par le polichinelle ¹ anglais. Certes, on est un peu étourdi quand on sort d'un spectacle chinois, quel qu'il soit : car, pendant la représentation,

¹ Les Anglais rappellent *punch*.

Voyage en Chine et en Tartarie

un bassin de cuivre ¹, qu'on bat avec un maillet, des ^{p5.144} claquets et divers autres instruments, font un tintamarre insupportable.

Le 17 septembre, anniversaire de la naissance de l'empereur ², l'ambassadeur et sa suite se rendirent à la cour. Cette fois, on se rassembla dans un des palais impériaux. Les cérémonies que nous avons déjà décrites furent répétées, et commencèrent par une autre, que nous n'avions point encore vue. Au milieu de la cour, où l'on se tenait, était un assez grand espace couvert d'un tapis d'écarlate ; et à chacun des quatre coins de ce tapis, on voyait un homme debout, avec un grand fouet à ses pieds. Aussitôt que l'empereur se fut placé sur son trône, les quatre hommes prirent leur fouet, firent plusieurs pirouettes en même temps, balancèrent leur fouet et le firent claquer en frappant la terre avec force. Cela fut répété neuf fois, mais avec des intervalles. Après avoir frappé trois coups, les hommes posaient leur fouet, et au bout de quelques minutes, ils le reprenaient.

Peut-être quelqu'un a-t-il appris ce que signifie cette singulière cérémonie ; quant à moi, j'avoue que j'ai fait à cet égard beaucoup de questions sans pouvoir obtenir une réponse ^{p5.145} satisfaisante. On doit croire que cet usage tire son origine de l'antiquité la plus reculée dont les annales chinoises et tartares fassent mention, et que très peu de personnes sont en état de l'expliquer. Peut-être a-t-il rapport aux honneurs divins qu'on rend à l'empereur ; et ce qui le fait soupçonner, c'est que les coups de fouet se répètent neuf fois, ainsi que les prosternements par lesquels on a coutume de rendre hommage à ce prince. Le nombre neuf est sacré, non seulement en Chine, mais dans d'autres pays où les despotes ont dépouillé l'humanité de ses droits ³.

¹ Le loo.

² Il avait 83 ans.

³ Dans la lettre que le prince africain Dahomet adressa au roi d'Angleterre George premier, et que M. Henniker lut au parlement en 1789, on trouve le passage suivant :

« Je sais que tu es le plus grand d'entre les rois blancs, et je me considère moi-même comme le plus grand des noirs, c'est-à-dire comme un empereur ; car j'ai sous moi beaucoup de rois qui ne paraissent pas en ma présence, sans se prosterner, ni n'osent point me parler sans avoir touché neuf fois la poussière avec leur bouche ; et s'ils veulent obtenir de moi quelques dignités ou quelques grâces, il faut qu'ils essuient la plante de mes pieds avec les cheveux de leur tête, etc. »

Voyage en Chine et en Tartarie

^{p5.146} L'empereur n'eut, ce jour-là, aucun amusement public. Il resta la plus grande partie de la journée dans le temple de Fo ; journée que les prêtres célébrèrent, ainsi que la veille et le lendemain, par des jeûnes et des cantiques.

Le jour qui suivit celui de l'anniversaire, on tira un feu d'artifice dans le parc de Zhé-Hol, où l'ambassade et tous les étrangers furent invités. Les Chinois ont la réputation d'être de grands artificiers ; ce qui nous faisait espérer de voir de très belles choses : mais notre attente fut trompée. Le grand bruit qui caractérise les plaisirs qu'on goûte dans ce pays-là ne fut point oublié au feu d'artifice. Les pétards étaient plus forts et plus nombreux qu'ils ne sont ordinairement en Europe. D'ailleurs, cet art qui, dans nos climats, enchante nos yeux, est encore dans son enfance parmi les Chinois. Voici pourtant ce qui mérite d'être cité.

Une grande caisse, avec plusieurs compartiments et un fond de papier, fut élevée entre deux colonnes. On y mit le feu par-dessous, et il en sortit plusieurs rangées de lanternes, qui s'allumèrent au même instant, et restèrent suspendues au haut de la caisse. Les divers compartiments de la caisse brûlèrent, les uns après ^{p5.147} les autres, et il en sortit, comme du premier, des lanternes allumées, jusqu'à ce qu'enfin leur nombre s'éleva à cinq ou six cents. Il y eut plusieurs autres caisses pareilles.

Au reste, il ne faut point oublier qu'on tira ce feu d'artifice en plein jour ; ce qui lui fit perdre presque tout son effet. On aurait choisi, sans doute, un moment plus favorable, si l'empereur ne s'était pas couché régulièrement à six heures, et avait voulu s'exposer à l'air du soir.

Tandis que le feu d'artifice était tiré à une certaine distance des spectateurs, deux cents danseurs, vêtus d'habillements couleur d'olive, et portant des lanternes dans leurs mains, exécutèrent un ballet devant la tente impériale. Les gestes multipliés et le chant dont ils accompagnèrent leur danse, étaient bien plus agréables à voir et à entendre que le feu d'artifice.

Tiré du *Magasin Européen* du mois de juin 1789. Le savant Pallas remarque dans son voyage que les Mongouls regardent le nombre neuf comme sacré.

Voyage en Chine et en Tartarie

À ces amusements en succédèrent d'autres. D'abord parurent des lutteurs, qui entièrement, mais légèrement vêtus, ne combattaient jamais que deux à la fois, couraient l'un contre l'autre, des deux extrémités du cirque, et luttaient quelquefois cinq minutes de suite avant que la victoire fût décidée. C'était toujours par un croc en jambe que le plus adroit renversait ^{p5.148} l'autre. Dès lors le combat cessait, et le vainqueur se prosternait devant le trône de l'empereur.

Après les lutteurs, s'avancèrent des danseurs de différentes nations de l'Asie. Les uns portaient des armes ; les autres n'en avaient point. Chaque nation avait des instruments de musique qui lui étaient propres, et s'accompagnait en chantant à la manière des plus anciens peuples. Les diverses armes et les divers instruments qui parurent alors, méritaient bien notre attention ; mais les circonstances ne nous permirent pas de les observer d'assez près. Les danseurs n'avaient ni légèreté, ni grâce. Ils portaient presque tous de grandes bottes, et étaient vêtus d'une manière incommode : malgré cela, on les voyait avec plaisir.

La danse a toujours quelque chose d'analogue au caractère d'un peuple, et est l'expression la plus naturelle de la joie et de l'amour. Aussi, soit parce que son charme agit immédiatement sur nos sens, soit parce qu'elle nous rappelle des impressions effacées, elle nous intéresse. La danse des Tartares ressemble beaucoup à celle des Russes et des Polonais.

L'un des Tartares que nous vîmes danser à Zhé-Hol, était décoré du bouton bleu, faveur ^{p5.149} qui prouvait plus la partialité de l'empereur pour sa nation, que la supériorité du danseur ¹.

Nous vîmes bientôt que, pour l'agilité et la souplesse de leurs membres, les Chinois ne le cèdent à nulle autre nation. Je vais en citer un exemple qui nous parut assez amusant. Un homme se coucha par

¹ Le tribunal des censeurs ne manqua pas de faire des représentations à Tchien-Long, sur ce qu'il donnait le mandarinat à un danseur ; et ce prince publia un *chang-yu* pour justifier sa conduite. — Il y a environ onze cents ans que Tang-kao-tsou, fondateur de la dynastie des Tang, accorda la même faveur à un danseur tartare : l'histoire le lui a reproché comme une grande faute. (*Note du traducteur.*)

Voyage en Chine et en Tartarie

terre, et éleva ses jambes de manière qu'il formait un L. Alors on posa sur la plante de ses pieds un vase de pierre, très pesant, et ayant à peu près la forme d'une bouteille, de deux pieds et demi de haut, et de dix-huit pouces de diamètre : il le fit tourner avec une extrême rapidité. Mais nous fûmes bien plus étonnés quand nous vîmes placer sur le vase un enfant qui en fit le théâtre de ses jeux. Il mit son corps et ses petits membres dans des postures les plus extraordinaires. Il se glissa ensuite la tête la première dans le vase, et en se pliant d'une effrayante manière, il en ^{p5.150} sortit. S'il eût fait le moindre faux mouvement, la chute du vase l'eût écrasé ainsi que l'homme qui le soutenait.

Les Chinois ne sont pas moins exercés que nos sauteurs à faire des pirouettes et des sauts périlleux ; et ils connaissent si bien les lois de l'équilibre, qu'il n'est peut-être en cela aucun Européen qui les égale. Des pots à feu, ou de gros pétards, qu'on tira pendant une demi-heure, et qui firent grand bruit sans avoir rien de neuf pour les yeux, terminèrent les amusements de cette journée. L'empereur se retira un peu avant le coucher du soleil ; et tous les autres spectateurs se hâtèrent de se dérober au froid, qui, dans le pays et dans la saison où nous étions, succède rapidement le soir, à l'accablante chaleur du jour. Ce changement subit occasionna des maladies dangereuses, et coûta même la vie à quelques-uns de nos gens.

Le lendemain, on donna, en présence de l'empereur, un spectacle auquel l'ambassade assista. C'était dans une salle de comédie, bâtie sur une plate-forme assez haute, au milieu d'une cour carrée, et entourée de jolis édifices. Il y avait trois théâtres, l'un au-dessus de l'autre, et l'empereur était placé en face de ces théâtres, qui n'avaient aucune décoration sur ^{p5.151} les côtés, mais dont le mur du fond était orné de fleurs et de dorures, et percé de deux portes. On représenta la cour et les attributs du dieu de la mer, et des combats qui ne manquaient point de variété, et devaient faire grand plaisir à ceux des spectateurs pour lesquels un meilleur spectacle était étranger. Les acteurs qui représentaient d'anciens héros, des guerriers célèbres, ou des rois, s'étaient barbouillé le visage de noir et de blanc, portaient une longue

Voyage en Chine et en Tartarie

barbe, avaient une double aile à chaque épaule, tenaient dans leurs mains une grande lance, et criaient au lieu de parler.

Le cortège du dieu des mers était composé d'une foule de monstres marins. Comme ils ne pouvaient point nager sur le théâtre, on leur avait prêté deux ou quatre pieds d'homme, avec lesquels ils s'avancèrent à la suite les uns des autres, et avec beaucoup d'ordre. Quand on songe combien les Chinois font de bruit dans leurs spectacles, avec leurs loos, leurs claquets et leurs autres prétendus instruments de musique, on voit qu'il ne faut pas peu de patience pour y assister trois heures de suite.

L'empereur causant ce jour-là avec lord Macartney, lui dit :

— Vous ne devez pas croire que j'aie coutume de perdre mon ^{p5.152} temps au spectacle. Un empereur a trop d'affaires pour cela. Mais certains jours de fête, comme l'anniversaire de ma naissance, je goûte, à l'exemple de mes prédécesseurs, quelques amusements extraordinaires.

Les Anglais n'avaient plus rien à voir à Zhé-Hol que les couvents des lamas et les six ou sept temples de Fo qui y sont. Le colao Soung-tazhin se chargea de les y conduire. On a prodigué dans ces temples les dorures, et l'or et l'argent massif, ainsi que les figures colossales et bizarres de dieux, de déesses et d'animaux. On y voit, par exemple, des éléphants et des serpents, devant lesquels on fait fumer l'encens, et on expose des offrandes de viande et de fruits.

Un homme, peu instruit en architecture, ne peut rien dire de celle des temples de Zhé-Hol, sinon qu'elle surpasse tout ce que le pays offre dans le même genre. Mais la seule vue de ces édifices montre qu'ils ne peuvent être comparés, ni pour l'élégance du style, ni pour le goût de l'exécution, aux chef-d'œuvre de l'Italie.

Un des temples était rempli de statues de lamas, distingués par leur sainteté. Ces statues étaient en bois doré. Il eût été sans doute très ^{p5.153} amusant d'apprendre l'histoire des fanatiques qu'elles représentaient, mais malheureusement notre interprète ne voulut ni

Voyage en Chine et en Tartarie

faire des questions à cet égard, ni nous répéter ce qu'il en entendait dire. Missionnaire catholique, il regardait comme indigne de lui, et peut-être même comme un péché, de nous expliquer ce qui concernait l'idolâtrie chinoise ¹.

Nous trouvâmes dans deux temples un très grand nombre de prêtres, assis sur le pavé, et chantant des cantiques tartares pour demander à Dieu le bonheur de l'empereur. La basse de leurs voix mugissantes, et les demi-tons par lesquels ils finissaient chaque couplet, rappelaient les braiments d'un certain animal. Quelques-uns avaient à côté d'eux du riz sec et de l'eau, ce qui montrait que pendant ce temps-là, leur diète était très rigoureuse.

Le plus remarquable des temples que nous ^{p5.154} visitâmes, est le Pou-ta-la, ou temple au toit d'or ². Il est desservi par plus de huit cents prêtres. La colline sur laquelle il est situé domine la vallée de Zhé-Hol, mais il ne paraît point à quelque distance, parce qu'il se trouve au milieu d'une cour, formant un carré long de 75 toises sur 65, et borné par divers bâtiments où logent les lamas. Cette cour est élevée et carrelée de grands carreaux de pierre, et on y monte par deux grands escaliers. Le temple est carré, et a environ cent pieds de haut. Le dehors est peint de couleurs si brillantes, et chargé de tant de dorures, que l'œil ne peut s'y reposer. Il en est de même de l'intérieur. Les idoles sont très richement vêtues, et les murailles couvertes d'or. On voit sur un autel deux pagodes ³ en or, enrichies de pierreries et d'un travail très délicat. Probablement elles faisaient autrefois partie des ouvrages que Cox fut chargé de fournir pour la Chine.

Nous observâmes dans le Pou-ta-la, ainsi ^{p5.155} que dans les deux autres temples dont nous avons parlé, un grand nombre de lamas assis

¹ Le savant missionnaire Amiot n'a point eu les mêmes scrupules. Il a donné beaucoup de détails sur des bonzes tao-tsée, et dessiné un grand nombre de leurs postures ; car la sainteté d'un bonze consiste à se tenir continuellement, soit les jambes en croix, soit sur un seul pied, soit la tête penchée, soit les bras élevés, ou dans quelqu'autre attitude gênante, et on appelle cela le *cong-tou*. (*Note du traducteur.*)

² Dans la *Description de l'Inde* de Tieffenthaler, tome I, page 417, on voit que le château où réside le grand lama, s'appelle *Patala*, ou *Parara*, ou *Poutala* ; et on y voit même un dessin de cet édifice.

³ On sait que ce qu'on appelle des pagodes sont des espèces de tours.

Voyage en Chine et en Tartarie

à terre, et chantant des hymnes tartares. Les bâtiments extérieurs sont couverts en terrasse, ornée d'une double balustrade, d'où l'on peut voir le toit d'or du temple. Les lames qui couvrent ce toit ont les proportions des grandes tuiles : il y en a environ deux ou trois mille ; et, si l'on en croit les mandarins, elles sont d'or massif ; j'entendis moi-même Soung-ta-zhin le dire à notre interprète. Les prodigieuses richesses de l'empereur, et le goût chinois, sont également à l'appui de cette assertion. Malgré cela, nous pensâmes tous, et peut-être avec raison, que le toit n'était formé que de tuiles, revêtues de fortes lames d'or.

La vue dont on jouit de dessus les bâtiments du Pou-ta-la, n'est ni si varié, ni si étendue que celle des jardins mais elle nous paraît plus agréable.

Peut-être est-ce ici le moment d'observer l'extrême ressemblance qui se trouve entre les bonzes, ou les lamas, et les prêtres d'une ¹ des principales communions chrétiennes. Ils ont la tête rasée, et portent des bonnets noirs carrés, comme les moines d'Europe. Leurs ^{p5.156} robes sont amples et ont aussi la forme de celles des moines. Ils habitent des cloîtres, et font vœux de chasteté, de silence et d'obéissance.

On voit dans le Pou-ta-la plusieurs figures, représentant une femme, qui tient un enfant dans ses bras ; et certes, cette déesse des bonzes ressemble beaucoup à la Vierge Marie des chrétiens. Quand les bonzes dévots meurent, on place leurs portraits dans les temples ; et quelque nom qu'on donne à cet usage, ce n'en est pas moins une canonisation. Tous ces rapports, et beaucoup d'autres, ont fait croire à quelques personnes de l'ambassade, que les deux religions avaient une commune origine ; mais on combat cette opinion, en disant que ni l'histoire sacrée, ni l'histoire profane qui parle de la religion chrétienne, ne font aucune mention de la Chine. Il est pourtant probable que, depuis plus de dix siècles, les chrétiens ont connu ce pays, sans qu'on puisse expliquer comment ; et qu'enfin on ne peut rien conclure de certain, d'après quelques ressemblances, parce que souvent des causes

¹ La religion catholique.

Voyage en Chine et en Tartarie

différentes produisent les mêmes effets. Je rapporte ces assertions avec impartialité ; mais quoi qu'on puisse croire à cet égard, il paraît très vraisemblable ^{p5.157} à ceux qui voyagent en Chine, qu'il y a et entre cet empire et l'Europe, des relations plus anciennes que le ne rapporte l'histoire ; et si cela est un jour démontré, il faudra effacer, du nombre des inventions dont s'honorent les Allemands, celle de la poudre à canon.

@

CHAPITRE III

Voyage de Zhé-Hol à Péking, et de Péking à Canton

@

^{p5.158} Le 21 septembre ¹, l'ambassade anglaise quitta Zhé-Hol, et reprit le chemin de Péking. L'un de ceux de nos gens qui étaient atteints de la dysenterie, mourut le second jour que nous fûmes en route. Les deux mandarins qui nous avaient accueillis à notre entrée en Chine, et continuaient de nous accompagner, furent très affligés de cet accident. Ils craignaient qu'il ne fût connu et ne leur occasionnât une éclatante disgrâce. Il faut savoir qu'en Chine, on ne permet à personne de mourir dans les palais impériaux, parce qu'on veut que rien ne puisse rappeler à l'empereur qu'il est homme. Ainsi, on traita, pendant quelques heures, l'Anglais mort, comme s'il était encore vivant. On le transporta dans un des bâtiments extérieurs du palais, où un médecin le visita, et lui fit donner une garde, des aliments et d'autres choses dont les malades ont besoin. Le lendemain, on le mit dans une ^{p5.159} chaise à porteur pour continuer la route, et peu après, on déclara qu'il était mort sur le chemin.

Un autre malade, qui craignait d'avoir le même sort, et manquait de confiance en notre médecin, demanda un médecin chinois. Ce dernier lui tâta le pouls pendant plus de dix minutes, tantôt au bras gauche, tantôt au bras droit, et avec l'air d'un homme qui réfléchissait profondément. Ensuite, il adressa quelques questions au malade, fit un long discours sur le froid et le chaud qui est dans le corps humain ; discours auquel personne ne put rien comprendre, et qui ressemblait au galimatias d'un vendeur d'orviétan.

— La racine que je vais envoyer au malade, dit-il, rétablira la chaleur de son corps, et à l'instant il sera guéri.

¹ 1793.

Voyage en Chine et en Tartarie

Cependant, cette merveilleuse racine ne fit qu'empirer le mal ; et l'Anglais ne guérit que par les secours de la médecine, plus lente, plus sûre, et moins jactancieuse, de ses compatriotes.

Ce n'est pourtant point d'après ce seul exemple qu'on doit juger de tous les médecins chinois. Les missionnaires, et surtout l'estimable Amiot ¹, en citent plusieurs non moins p5.160 modestes qu'habiles. Je n'ai point l'orgueil de révoquer en doute leur assertion. J'observerai seulement que c'est à tort que beaucoup de gens ont cru, d'après les mémoires de ces missionnaires, que la médecine européenne était très inférieure à celle des Chinois. Si une pareille erreur avait besoin d'être réfutée, il suffirait d'observer que les Chinois eux-mêmes sont persuadés du contraire : non seulement les deux habiles médecins de l'ambassade anglaise furent souvent consultés pendant leur séjour en Chine, et y guérissent aisément des maladies contre lesquelles les docteurs du pays ne pouvaient trouver aucun remède ; mais un empirique Européen, qui était à la tête des missionnaires à Péking, avait, par rapport à ses connaissances prétendues dans l'art de la médecine, acquis une grande influence sur le premier ministre.

Après cinq jours de marche, nous fûmes de retour ² à Péking. L'empereur ne tarda pas à quitter la Tartarie, et se rendit à Yuen-Min-Yuen, où lord Macartney alla lui offrir le reste p5.161 des présents du roi d'Angleterre. J'ignore les détails de cette audience, et tout ce qui se passa pendant les quinze jours qui la suivirent, parce que cruellement attaqué par la dysenterie, je ne pus quitter ma chambre. À peine commençais-je à me rétablir, que l'ambassade se préparait à son départ.

Les Chinois ont toujours montré une grande défiance à l'égard des étrangers. Ils ne permettent jamais à une ambassade de séjourner plus de quelques mois chez eux, ainsi, que le prouvent les relations de toutes celles qui ont précédé la nôtre. Mais ce ne fut pas le seul motif

¹ Ce modeste et savant homme, auquel nous devons tant de renseignements sur la Chine, mourut dans le temps que l'ambassade anglaise était à Péking. (*Note du traducteur.*)

² Le 26 septembre.

Voyage en Chine et en Tartarie

qui fit accélérer le départ des Anglais. Dans presque tous les pays, les voyages par terre sont plus incommodes que les voyages par eau et cela est ainsi, surtout en Chine. L'ambassadeur voulut, en conséquence, profiter des rivières et des canaux qui vont de Péking à Chu-San, où il comptait se rembarquer à bord du *Lion* ; et pour cela, il n'avait pas de temps à perdre, car autrement il aurait été contrarié par le froid qui, dans ces contrées, fait geler les rivières dès le mois de novembre.

Le 7 octobre, nous quittâmes Péking. Quelques heures avant notre départ, on présenta, ^{p5.162} avec beaucoup de solennité, à lord Macartney, la lettre que l'empereur adressait au roi d'Angleterre, lettre écrite en différentes langues, et qu'un messenger à cheval qui marchait devant la chaise de l'ambassadeur, porta jusqu'à Toung-Schou-Fou.

Toutes les lettres adressées à l'empereur, ou expédiées par lui, sont déposées dans un étui, couvert d'une étoffe de soie jaune, et attaché sur l'épaule d'un messenger à cheval. La couleur jaune fait que tous les voyageurs reconnaissent de loin les messagers impériaux. Aussi remarquâmes-nous qu'à la vue de celui qui précédait l'ambassadeur, tous les gens à cheval que nous rencontrions, mettaient pied à terre ; et ceux qui étaient en voiture ou à pied, se rangeaient et s'arrêtaient pour le laisser passer.

Nous n'eûmes que peu de chemin à faire le premier jour de notre route. Les bateaux que nous avions demandés nous attendaient à Toung-Schou-Fou ; de sorte que le lendemain de notre départ de Péking, nous nous embarquâmes sur le Pei-ho.

Pour témoigner une considération particulière à l'ambassade, l'empereur la fit accompagner ^{p5.163} par le colao ¹ Soun-*ta-zhin*, dont j'ai déjà fait mention. Il eut bientôt gagné le cœur de tous les Anglais ; car il unissait, à beaucoup de franchise et de modestie, une grande bienveillance et un aimable empressement à obliger. On lui donna pour adjoints ou pour subordonnés, dans sa mission auprès de l'ambassade

¹ Ministre d'État.

Voyage en Chine et en Tartarie

anglaise, les deux mandarins Chow-ta-zhin et Van-ta-zhin, nos anciens conducteurs, qui furent de nouveau chargés du pénible soin de nous procurer tout ce qui nous était nécessaire.

Non seulement ils étaient obligés d'expédier continuellement des gens à cheval avec des lettres, pour nous faire fournir des vivres ; mais leur rang élevé ne les empêchait pas d'être souvent présents à la distribution de ces vivres dans les différents yachts qui nous portaient ; car quelques-uns des mandarins inférieurs, à qui ce soin était confié au commencement du voyage, avaient si peu de délicatesse, qu'ils avaient souvent gardé la moitié de ce qui nous était destiné, et avaient même laissé quelquefois des yachts entiers sans leur rien donner.

L'embarras que l'ambassade occasionnait à ^{p5.164} Chow-ta-zhin et à Van-ta-zhin leur aurait rendu leur emploi très désagréable, s'ils n'avaient eu un véritable attachement pour elle. Des relations continues avec nous leur avaient donné une meilleure idée des Européens que celle qu'ils en avaient auparavant. Ils aimaient et admiraient la franchise et l'honnêteté du caractère anglais. Une confiance et des complaisances réciproques, fonda entr'eux et les Anglais, une amitié qui ne se démentit jamais, et sembla détruire des deux côtés cette prévention qu'on a contre les étrangers, prévention honteuse pour l'esprit humain, et si commune encore parmi les nations les plus éclairées.

Chow-ta-zhin et Van-ta-zhin résidaient l'un et l'autre dans la province de Pé-Ché-Lée, et ne devaient pas nous accompagner au-delà des limites de cette province : mais lord Macartney obtint de l'empereur, qu'ils ne quitteraient l'ambassade qu'au moment où elle se rembarquerait à bord du *Lion* ; et ces deux mandarins en furent extrêmement flattés.

Nous ne perdîmes aucun temps, et ne fîmes que les haltes nécessaires : ainsi, nos observations en route furent très imparfaites. Il nous était impossible de voir autre chose que ce ^{p5.165} qui se trouvait sur les bords des canaux et des rivières où nous naviguions.

Nous suivîmes le cours du Pei-ho jusqu'à Tien-Sing, où nous

Voyage en Chine et en Tartarie

tournâmes à droite pour remonter une autre rivière qui se jette dans le Pei-ho. Toutes les fois que nous avions vent contraire, il fallait halier les yachts. Les hommes qu'on employait à ce travail étaient payés : mais soit qu'on les prît malgré eux, soit qu'on les traitât trop mal, il y avait des bateaux que les haleurs quittaient souvent tous à la fois, et alors la flotte était obligée de s'arrêter une partie de la journée.

Les yachts des Anglais étaient plus rarement abandonnés que ceux qui portaient les mandarins et leur suite. Un jour le colao Soung-ta-zhin fut forcé de rester plus de quarante lys ¹ derrière nous. Lorsque les déserteurs étaient attrapés, on les punissait à coups de bambou : mais la désertion n'étonnait pas beaucoup, et paraissait même une chose ordinaire.

Nous entrâmes bientôt dans la province de Schang-tong. C'est dans cette province qu'est situé Lin-chin-fou, où commence le fameux canal impérial, qui fait qu'on peut aller par ^{p5.166} eau depuis Canton jusqu'auprès de Péking. Il s'étend de Lin-chin-fou à Hang-tchou-fou, dans la province de Sché-kiang, et a soixante-douze écluses, où l'on perçoit des droits au nom de l'empereur. Ces écluses sont toutes construites en granit. Elles n'ont point de portes comme celles des écluses que nous voyons en Europe. On les ferme avec de simples planches pour arrêter l'eau ; et elles sont si étroites, que le passage en est très dangereux. Aussi arrive-t-il beaucoup d'accidents, parce que des bateaux ne passent pas bien dans le milieu. Pour rendre ces accidents moins funestes, chaque côté des écluses est garni de gros coussins et de paquets de paille ; et la nuit, on y allume une grande quantité de lanternes. Mais ce que dit le missionnaire Lecomte, de l'attention et de tous les soins des gardiens des écluses, pour empêcher les bateaux de heurter contre les piliers, a cessé d'avoir lieu. Il est aisé de voir combien les écluses européennes l'emportent sur les écluses chinoises. Mais en Chine, on est tellement persuadé de l'excellence et de la perfection de tout ce qu'on y a, que la proposition de faire quelque changement, y paraîtrait ridicule ou punissable.

¹ Vingt lys font un myriamètre. [c.a. : dix lys font une lieue.]

Voyage en Chine et en Tartarie

p5.167 Nous ne nous avançâmes pas très loin dans la province de Schang-tong, parce que l'ambassadeur apprit que le *Lion* était déjà parti de Chu-San. L'*Indostan* y était encore, et l'ambassade aurait sans doute pu s'y embarquer, mais ce ne n'eût pas été sans beaucoup de gêne. Lord Macartney témoigna alors le désir de se rendre directement à Canton ; et dès que l'empereur en fut instruit, il y donna son agrément.

La province de Schang-tong est plus plane que montueuse, et on y voit des campagnes très agréables : mais elle est bien inférieure à la province de Schian-nan, où nous entrâmes vers la fin d'octobre. Les Chinois regardent cette dernière province, comme la plus belle et la plus riche de leur empire. Lorsqu'ils avaient encore un empereur de leur nation, Nanking était la ville la plus florissante de la Chine et la plus grande du monde. Le nom de cette ville est connu des Européens les moins instruits, à cause de l'étoffe qu'on en tire, et dont on y fabrique une immense quantité. Tout ce qui vient du Schian-nan, et surtout de Sou-chou et de Nanking, paraît meilleur aux Chinois que ce qui sort d'ailleurs.

Le plus grand des fleuves de la Chine, le p5.168 Whang-ho ou le Kouang-ho, c'est-à-dire le fleuve Jaune, arrose la province de Schian-nan ayant de se jeter dans la mer. Nous le traversâmes ; et il nous parut plus large que le Rhône et la Saône, dans l'endroit où ils se réunissent près de Lyon. Il parcourt peut-être plus de terrain qu'aucun autre fleuve du monde. Il prend sa source dans les montagnes qui bornent la province de Sé-chuen, arrose une partie de la Tartarie, traverse la Chine dans une étendue de six cents lieues, et tombe enfin dans la mer Orientale.

Les ravages que fait ce fleuve sont horribles. Il détruit souvent des villes entières, malgré les nombreuses digues élevées pour arrêter ses débordements. Aussi charrie-t-il, surtout dans les temps de pluie, une grande quantité d'argile et de limon qui donne à ses eaux une couleur jaune, à laquelle il doit son nom.

Après avoir traversé le Whang-ho, notre petite flotte rentra dans le canal impérial. Toutes les fois que nos regards n'étaient pas attirés par

Voyage en Chine et en Tartarie

de jolies campagnes, des villes ou d'autres objets remarquables, nous voyions au moins des soldats. Il suffit de dire, une fois pour toutes, que dans les diverses parties de la Chine où voyagea l'ambassade, on lui rendit ^{p5.169} constamment les honneurs militaires. Indépendamment des soldats que nous voyions en garnison dans les villes et dans les villages, nous rencontrions des corps-de-garde de demi-heure en demi-heure, aussi bien sur les chemins que sur le bord des rivières. Les soldats prenaient aussitôt les armes, faisaient jouer leur musique, et tiraient le canon pour nous saluer. Cela avait lieu même la nuit ; et dans les grandes villes, les longs rangs de troupes qui bordaient le canal, et portaient des lanternes, dont l'eau réfléchissait la lumière, formaient un coup d'œil magnifique.

Dans la province de Schian-nan, le canal impérial suit plusieurs milles de long le bord de grands lacs et traverse des marais. Ces marais sont coupés par des fossés qu'on a creusés partout où l'on a pu, afin d'élever la terre, et d'y cultiver du riz. Çà et là sont des maisons et des groupes d'arbres ; et tout le pays paraît être un riant jardin potager, semblable à quelques-uns des fertiles marais de la Hollande, et surtout à ceux du voisinage de Rotterdam.

Les lacs sont remplis d'excellents poissons ; et comme les habitants des environs en font leur principale nourriture, ils ont inventé ^{p5.170} pour les prendre, des moyens partout ailleurs inconnus. Le plus extraordinaire de ces moyens, est l'art de se servir d'une espèce de canard ¹, qu'on instruit à rapporter ce qu'il pêche, et qui, en chinois, se nomme *hwui-ging*. Cet oiseau appartient, suivant les naturalistes, à l'espèce du pélican. On s'en sert dans toute la Chine, et nous en vîmes en très grand nombre dans les provinces de Schang-tong, de Schian-nan, de Sché-kiang, de Kiang-si et de Quang-tong.

Ces oiseaux sont placés ordinairement sur le bord des canots de pêche, et attachés par le pied droit avec une longue ficelle que le pêcheur tient dans sa main. Jamais le poisson, qui passe aux environs

¹ Sir G. Staunton dit que c'est un cormoran, ce qui paraît plus vraisemblable. Il dit aussi, qu'en chinois, on le nomme le *leu-tsé*.

Voyage en Chine et en Tartarie

du canot, n'échappe à leur regard perçant ; et dès lors l'oiseau, plongeant avec la rapidité d'une flèche, saisit sa proie, et la rapporte à son maître. Lorsque quelque poisson est trop pesant pour un seul oiseau, un second va l'aider, et ils le rapportent ensemble. Ces oiseaux sont si voraces, qu'ils mangeraient tous les poissons qu'ils prennent, si l'on ne leur mettait pas au cou un anneau qui ^{p5.171} empêche d'avalier les gros. Mais, on ne peut les priver des plus petits, qui servent à leur nourriture.

Il en coûte beaucoup de soins pour instruire ces oiseaux à rapporter. Mais une fois qu'ils sont éduqués, leur propriétaire a en eux un capital qui lui donne de gros intérêts. Aussi, est-il obligé de payer à l'empereur un droit considérable. Le poisson, qui constitue la principale nourriture de ces oiseaux, leur donne une odeur repoussante.

Malheureusement, la route que nous suivîmes ne passait pas près de Nanking ; mais la vue de la fameuse ville de Sou-chou-fou nous en dédommagea. Située dans la douce latitude de trente-un degrés nord, éloignée de la mer de deux journées de marche seulement, environnée de la campagne la plus riante et la plus fertile, jointe à toutes les provinces de l'empire, par des rivières et des canaux, séjour des plus riches marchands, école des plus grands artistes, des plus célèbres savants, des plus habiles comédiens, et des meilleurs danseurs de corde et joueurs de gobelets, possesseresse des femmes à la plus jolie taille et aux plus petits pieds, législatrice du goût chinois, de la mode et du langage, rendez-vous des plus riches ^{p5.172} oisifs et voluptueux de la Chine, Sou-chou-fou doit, à tant de titres, être placée entre les premières villes de la Chine. Les Chinois ont un dicton qui exprime le cas qu'ils font d'elle. — « Le paradis est dans les cieux, disent-ils, Sou-chou-fou est sur la terre ».

Ce qui prouve que Sou-chou-fou est une des plus vastes cités de la Chine, c'est que quoique l'ambassade anglaise n'en traversât qu'une partie, elle fut plus de quatre heures en chemin. Les nombreux milliers d'hommes, rassemblés partout sur notre passage, montraient combien cette ville était populeuse. Les canaux, couverts de gondoles qui se

Voyage en Chine et en Tartarie

promènent dans la ville, et les ponts qu'on y voit, ont engagé quelques missionnaires à comparer Sou-chou-fou à Venise, avec la seule différence, que les canaux de Venise n'ont que de l'eau de mer, et ceux de Sou-chou-fou, que de l'eau douce. Mais il en est de cette comparaison comme de beaucoup d'autres : elle cloche fortement.

Les maisons bien bâties sont en plus grand nombre à Sou-chou-fou, que dans les autres villes chinoises, et elles annoncent plus de goût et de noblesse. Il est vrai qu'il y a aussi beaucoup de maisons qui paraissent malpropres et ^{p5.173} négligées, lorsqu'elles n'ont point de boutiques qui, en Chine, sont toujours tenues avec un grand soin ; mais on doit en partie attribuer ce défaut à ce que les habitants de Sou-chou-fou et les étrangers qui s'y trouvent, passent beaucoup de temps dans les nombreuses et jolies petites gondoles, qu'on voit se promener dans l'intérieur et au dehors de la ville.

Ces gondoles sont très propres et admirablement bien vernissées. On dit que beaucoup de gens y dépensent, en peu de temps, leur fortune, et que les négociants qui vont vendre leurs marchandises à Sou-chou-fou, doivent souvent au plaisir des gondoles le malheur de s'en retourner la poche vide. Les rameurs se tiennent sur le devant et sur le derrière de la gondole, où il y a aussi une cuisine. Dans le milieu, est une chambre couverte, ayant des fenêtres, et meublée d'une table, de quelques petits sièges, d'un lit de repos et de coussins.

Nous vîmes, dans quelques-unes, des jeunes gens qui se promenaient pour s'amuser ; dans d'autres, des personnes qui mangeaient ; et dans plusieurs d'entr'elles, nous entendîmes des instruments de musique et des chanteurs. Beaucoup de ces gondoles étaient conduites par des femmes, et avaient à bord de jeunes filles, dont ^{p5.174} la parure légère, l'air libre et les éclats de rire annonçaient qu'elles étaient de la voluptueuse école, qui fleurit dès longtemps à Sou-chou-fou ; car, en Chine, comme dans le reste de l'Asie, on fait une étude de la volupté, et un commerce des écolières qui s'y distinguent.

Voyage en Chine et en Tartarie

Sou-chou-fou et Hang-tchou-fou sont les villes chinoises, où les filles étudient l'art de plaire, et où on les achète comme d'autres marchandises. Les harems de l'empereur et des plus riches mandarins, sont composés de femmes, dont la plupart sortent de ces deux villes. On leur apprend, dans leur jeunesse, à chanter, à jouer du cistre, à faire tous les ouvrages qui conviennent à leur sexe, et même à composer des vers. Notre interprète m'assura que les plus jolies chansons que chantait le peuple chinois, étaient faites par ces femmes-poètes ; mais leur plus grand talent s'exerce dans un art honteux. Sou-chou-fou et Hang-tchou-fou ont la réputation de voir naître les premières beautés de la Chine, et les filles y sont une des meilleures productions.

À Sou-chou-fou, le canal impérial s'agrandit ; mais un peu plus loin, il reprend sa largeur ordinaire. Les ponts, qui le traversent dans les environs des villes et des villages, sont ^{p5.175} construits d'une manière qui mérite l'attention des voyageurs. Je ne possède pas assez de connaissances en architecture, pour les décrire convenablement ; mais il suffit de les voir pour croire qu'ils ne manquent ni de solidité, ni d'élégance. Ils sont composés de grosses pierres de taille, qui semblent n'être liées que par leur propre poids. Leurs arches sont toujours très élevées et très larges, et plus ou moins nombreuses. On les a tellement multipliées dans quelques endroits où des marais impraticables bordent le canal, qu'un de nos compagnons ¹ de voyage, dont la véracité ne peut être soupçonnée, nous assura en avoir compté quatre-vingt-dix dans un seul pont.

Le 8 novembre, nous arrivâmes à l'extrémité de la fortunée province de Schian-nan, et nous entrâmes dans celle de Ché-kiang, qui ne lui cède guère, ni en richesses, ni en commerce. La culture des vers à soie y est dans toute sa perfection, et les fabriques de soieries y sont les plus florissantes de la Chine. Quand les personnes qui voyagent dans le Ché-kiang ne seraient pas d'avance instruites de ce fait, elles le devineraient à la seule vue des campagnes, qui sont presque partout

¹ M. Barrow.

Voyage en Chine et en Tartarie

couvertes de ^{p5.176} plantations de mûriers. Il eût été sans doute assez intéressant d'apprendre, dans tous ses détails, la manière dont on obtient la soie dans un pays que cette brillante production a, depuis si longtemps, rendu célèbre ¹ ; mais plusieurs causes nous en empêchèrent et il fallut nous ^{p5.177} contenter de recueillir le peu d'observations que je vais rapporter.

Il y a en Chine des mûriers blancs et des mûriers noirs ; mais les feuilles des premiers y sont plus estimées ². On plante les mûriers dans la seconde ou la troisième lune, c'est-à-dire, au mois de mars ou d'avril, sans choisir une espèce de terrain plutôt que l'autre. Aussi, quand on achète une plantation de mûriers, on considère son étendue et non la qualité du sol. Cependant, on préfère, pour les nouvelles plantations de mûriers, le terrain sec au terrain humide, qui, en revanche convient mieux à la culture du riz. Les feuilles de mûrier poussent le premier, le second, le troisième ou le quatrième mois, suivant le plus ou moins, de chaleur du climat. Chaque arbre donne même des feuilles deux ou trois fois par an ; mais celles de la première pousse sont les meilleures. Au surplus, on choisit les plus tendres pour les jeunes ^{p5.178} vers à soie, et on donne les autres à ceux qui ont acquis de la force.

Les propriétaires des mûriers ne s'occupent point à élever les vers à

¹ La soie a été connue en Chine dès les premiers temps dont parlent les annales de cet empire. Ceux qui entendent la langue des Chinois peuvent, dit-on, lire dans les anciens livres de cette nation que, sous le règne d'Yao, qui vivait plus de 2.000 ans avant l'ère chrétienne, les princes, ses vassaux, lui payaient un tribut de trois pièces d'étoffe de soie. Mais avant même que les Chinois eussent trouvé l'art d'employer la soie à faire des étoffes, ils en tiraient des sons doux, et la faisaient servir à leur musique. Fou-Hi fut, dit-on, le premier qui en fit des cordes pour l'instrument de son invention, qu'on appelle *kin*. Les Chinois retirent de la soie de plusieurs espèces de chenilles : mais celle que leur fournissent les vers qui se nourrissent de feuilles de mûrier, est incomparablement plus abondante. Elle est même à présent si commune en Chine, que les soldats en sont vêtus. Jadis, la soie ordinaire se vendait au poids de l'or, et une autre soie, bien plus belle, qu'on, nommait *cho-cho*, et qu'on tirait d'une espèce de pinne d'eau douce, y coûtait le centuple de l'or. Le mémoire, dont j'emprunte cette remarque, dit que probablement le cho-cho des Chinois n'était que ce que le prophète Ézéchiël a appelé *chod-chod*, et que les commentateurs n'ont pas su expliquer. Voici le passage : — « Et Bissum et Sericum et chod-chod posuerunt in mercatu suo. » — Ézech. Cap. 17. (*Note du traducteur.*)

² Sir G. Staunton dit précisément le contraire. Est-ce le voyageur anglais, est-ce le voyageur allemand qui se trompe, ou bien est-ce une faute d'impression, dans l'une des deux relations ? (*Note du traducteur.*)

Voyage en Chine et en Tartarie

soie. Ils sont, pour la plupart, établis à la campagne, et ils vendent les feuilles ¹ de leurs arbres aux habitants des villes, qui font éclore et nourrissent les vers. Les Chinois ne donnent jamais à ces petits animaux d'autres feuilles que celles du mûrier ².

Quoique les soieries de la province de Ché-kiang soient plus fortes, et aient des couleurs plus durables que celles de la province de Quang-tong, ces dernières sont presque les seules qu'on importe en Europe, parce que la façon des autres, et les fleurs et les figures dont elles sont parsemées, et qui plaisent beaucoup aux Chinois, ne flatteraient pas notre goût. Les étoffes de soie, fabriquées à Canton, sont unies, et ^{p5.179} d'après les dessins et les couleurs que demandent les marchands européens.

Dans le Ché-kiang, les plantations des mûriers ne sont interrompues que par des champs de riz et par les marais qui bordent des deux côtés le canal impérial ; et que nous fûmes quelques jours à traverser. Il y a lieu de croire que ces marais sont encore plus étendus que ceux de la province de Schian-nan. Sur la chaussée qui forme les deux bords du canal, et qui est d'une assez grande largeur, nous vîmes çà et là des cercueils qui n'étaient pas couverts d'un seul brin de terre, et qui ne pouvaient qu'empester l'air. Quelques-uns seulement, qui semblaient renfermer les restes des gens riches, étaient entourés d'un petit mur. Peut-être doit-on attribuer le choix d'un tel cimetière à une cause que nous ignorons ; peut-être aussi les habitants de ces marais, ayant besoin d'employer à l'agriculture tout le terrain qu'ils peuvent arracher à l'eau, sont forcés de déposer leurs morts sur le bord du canal. Si l'on creusait des fosses dans la chaussée, on nuirait peu à peu à sa solidité, et c'est sans doute pour cela qu'on n'en creuse point.

Ces objets avaient au moins pour nous l'attrait de la nouveauté, attrait que ne pouvaient ^{p5.180} conserver les villes et les villages uniformes,

¹ On les vend au poids.

² Autre contradiction avec Sir G. Staunton, qui prétend qu'ils les nourrissent aussi avec des feuilles de frêne. Les missionnaires disent qu'on en nourrit, non seulement sur le frêne, mais sur le chêne, et ils soupçonnent même que le cyprès et le térébinthe servent au même usage, ainsi que Plin dit que cela avait lieu dans l'île de Co. Il est vrai qu'il y a à la Chine diverses espèces de vers à soie. (*Note du traducteur.*)

Voyage en Chine et en Tartarie

devant lesquels nous passions continuellement. Mais si nous ne trouvions plus autant de plaisir à voir ces villes et ces villages, l'empressement que les habitants avaient à nous voir était partout le même. Pour éviter les regards des curieux, nos soldats et nos domestiques ne se tenaient plus sur le pont des yachts, lorsque nous arrivions près de quelque ville. Non seulement les habitants du lieu, mais ceux des campagnes voisines qui venaient pour nous voir, étaient trompés dans leur attente ; ce qui fit que les mandarins prièrent les officiers de la garde de l'ambassadeur d'empêcher les soldats de se cacher.

La capitale de la province de Ché-kiang est Hang-tchou-fou, rivale de Sou-chou-fou, et l'une des plus importantes villes de la Chine. Située presque au centre de l'empire, ayant d'un côté l'embouchure du canal impérial, et de l'autre la rivière de Tchiang ¹, la ville de Hang-tchou-fou est l'entrepôt du commerce des provinces du nord avec celles du midi. Les maisons y sont d'une architecture médiocre, les rues étroites, mais bien pavées, et les ^{p5.181} boutiques très riches et en très grand nombre. Je ne crois pas avoir vu, nulle autre part, autant de cabarets ; ce qui prouve qu'il y a là beaucoup d'étrangers et d'ouvriers. Les voyageurs qui ont écrit sur la Chine ne parlent qu'avec enthousiasme de la campagne qui environne Hang-tchou-fou ; et certes, on ne peut les blâmer, lorsqu'en suivant les bords du Tchiang, on se retourne pour regarder du côté d'Hang-tchou-fou. Des collines verdoyantes, et des montagnes, dont trois sont distinguées par de hautes pagodes, s'élèvent à côté de la vallée où est bâtie la ville, et forment un paysage très pittoresque. Il m'est impossible de décrire les beautés de ces montagnes ; peut-être, même, ne peuvent-elles être bien rendues que sur la toile.

Il n'y a point de jonction entre le canal impérial et la rivière de Tchiang. La ville et un des faubourgs d'Hang-tchou-fou les séparent. Nous traversâmes donc Hang-tchou-fou pour nous rendre du canal au bord de la rivière ; nous étions en chaise à porteur, et nous mêmes plus

¹ Sir G. Staunton donne à cette rivière le nom de Chen-tang-chaung. (*Note du traducteur.*)

Voyage en Chine et en Tartarie

de deux heures à faire ce trajet. Les yachts dans lesquels nous nous embarquâmes sur le Tchiang, étaient plus petits, mais non moins commodes que ceux du canal impérial. Un plus ^{p5.182} grand nombre de soldats, que nous n'en avons encore vu, était assemblé sur le bord de la rivière, et salua l'ambassade par des coups de canons et des airs d'une bruyante musique.

Le colao Soung-ta-zhin, qui nous avait accompagnés depuis notre départ de Péking, nous quitta à Hang-tchou-fou, et nous partîmes de cette ville avec Chang-ta-zhin, qui avait été jusqu'alors gouverneur du Ché-kiang, et qui se rendait à Canton, dont il était nommé vice-roi.

Nous ne naviguâmes que six jours sur le Tchiang. Le peu d'eau qu'il y avait, à cause de la saison, et les rochers qui hérissaient le lit de la rivière, d'un bout à l'autre, rendaient la navigation non moins dangereuse que désagréable. Chacun de nos yachts eut presque continuellement vingt hommes, et quelquefois plus, qui tantôt le halaient, et tantôt le poussaient, sans quoi il eût été impossible de le faire avancer. Le bruit que faisaient les rames en frappant les rochers, les heurts subits qui semblaient mettre les yachts en pièces, les cris continuels des matelots, et la manière étourdissante d'appeler les haleurs, auraient rendu très fatigante cette partie de notre voyage, si ^{p5.183} les beautés du pays, où coule le Tchiang n'eussent pas captivé toute notre attention.

Des deux côtés de la rivière, s'étendent de hautes chaînes de montagnes, qui tantôt se rapprochent et resserrent son lit, tantôt s'écartent très loin, et ont à leurs pieds des plaines fertiles et cultivées avec le plus grand soin. L'œil du voyageur y rencontre sans cesse des champs de riz, des plantations de cannes à sucre, des orangers, des pamplemousses, des grenadiers, des marronniers, de très beaux légumes, des arbres à thé, des camphriers, des arbres à suif et des bambous. Parmi ces végétaux, celui qui attirait le plus nos regards, était l'arbre à suif ¹, parce qu'il nous paraissait très singulier qu'un

¹ Le *croton sebiferum* de Linnæus.

Voyage en Chine et en Tartarie

arbre pût produire ce que les Européens tirent du règne animal. Il le produit pourtant, et ce n'est pas un des moindres avantages du riche sol de la Chine.

L'arbre à suif a la forme du cerisier, et se fait distinguer de loin par ses feuilles rouges. Son fruit ressemble beaucoup à celui du fusain, avec cette différence qu'il est blanc ainsi que son écale. Il a quatre graines enveloppées d'une farine grasse, qu'on en extrait en faisant bouillir le fruit. On ne fait des chandelles avec cette ^{p5.184} substance qu'en y mêlant de l'huile, parce qu'autrement elle serait trop grumeleuse et trop cassante. Les chandelles des Chinois sont très différentes des nôtres. Indépendamment de ce qu'elles sont plus courtes et plus grosses, elles ont des mèches de bois, entourées de jonc, et donnent quelquefois de la fumée ¹. D'ailleurs, elles répandent beaucoup de clarté, n'ont jamais de flammèches, et se vendent à bon marché.

Mais si le fruit de l'arbre à suif est un des plus utiles de la Chine, l'orange paraît, avec raison, aux Chinois et aux étrangers, l'un des plus délicats et des plus sains. Ce fruit nous est suffisamment connu et le nom ² que lui donnent les Allemands, rappelle son origine. Les Portugais commencèrent à le naturaliser en Europe ; et l'on prétend que le premier pied d'oranger qu'ils y transportèrent, se conserve encore à Lisbonne. Il y a en Chine trois espèces d'oranges. La première et la meilleure est assez grosse, et a une écorce rouge, qui se sépare ^{p5.185} aisément de la pulpe, sans y laisser la seconde peau blanche et cotonneuse qu'elle recouvre. Cette orange a en outre l'avantage de s'ouvrir, sans qu'on en perde le jus, qui est extrêmement doux et rafraîchissant.

La seconde espèce d'oranges est un peu oblongue, a une écorce rude et d'un jaune pâle. Elle se partage facilement, mais elle n'est ni si douce, ni si abondante en jus que la première.

¹ Sir G. Staunton dit que les mèches des chandelles chinoises, sont d'amanthe, d'armoïse ou d'une espèce de chardon. (*Note du traducteur.*)

² *Appelsine*, mot corrompu, qui signifie pomme de la Chine. (*Note du traducteur.*)

Voyage en Chine et en Tartarie

La troisième espèce, la seule que nous connaissions en Europe, est d'un jaune foncé, et plus remplie de jus, mais moins douce que les autres. Sa pulpe est aussi plus ferme.

Les habitants de Canton donnent différents noms à ces trois espèces d'oranges. Ils appellent la première, l'orange des mandarins, à cause de son extrême délicatesse. La seconde, l'orange des capitaines, parce qu'elle approche de l'autre. Et la troisième, l'orange des coulis, c'est-à-dire, l'orange des journaliers, attendu qu'elle est la moins chère et la plus commune.

Quand l'habitant du nord de l'Europe voit croître abondamment et spontanément en Chine, ces fruits du midi, que son pays natal ne produit que par le moyen d'une chaleur artificielle et fort chère, il sent qu'il ne peut rien comparer à la richesse des campagnes des bords ^{p5.186} du Tchiang, d'ailleurs si romantiques. Leur aspect change à chaque pas. Là, des rochers escarpés et totalement dépouillés de verdure, bordent les deux côtés de la rivière. Ici, cette rivière fait un coude, et l'on découvre tout à coup les champs les plus riants. Les nombreuses sinuosités du Tchiang nourrissent la curiosité du voyageur, et écartent l'ennui qu'occasionne l'uniformité d'une perspective toujours agréable ou toujours triste.

Les cultivateurs étaient partout occupés à faire la récolte du riz et de la canne à sucre ; et l'un et l'autre étaient portés dans les différents moulins qui sont construits au bord de la rivière et que font mouvoir ses eaux. Comme ces moulins sont très bas, les pluies qu'occasionnent les changements de mousson, font augmenter la rivière, qui dès lors les couvre, et ne permet pas qu'on s'en serve. Nous en vîmes plusieurs dans ce cas. Mais quelque singulier que cela paraisse, le Chinois est trop attentif à ses intérêts, pour qu'on doive croire que l'inconvénient d'avoir ses moulins ainsi placés, en puisse balancer l'avantage.

Notre petite navigation sur le Tchiang ne dura que jusqu'au 21 novembre, jour que nous arrivâmes à Chang-san-chieng. Là, ceux qui ^{p5.187} vont à Canton sont obligés de voyager un jour par terre. Ce

Voyage en Chine et en Tartarie

changement nous parut très agréable, et remplit le vœu que nous formions tous d'avoir occasion de voir la culture de l'intérieur de la Chine. Elle est très célèbre, et à juste titre ; car pendant cette journée nous eûmes continuellement des preuves de la plus laborieuse industrie.

Ce n'est point assez pour les Chinois de cultiver leurs plaines avec le plus grand soin, ils cultivent aussi leurs montagnes, comme les Tyroliens et les Suisses, et y font dans tous les endroits où ils peuvent atteindre, des gradins qui sont couverts de différentes sortes de jardinage, et plus souvent encore du riz. Pour arroser les plantations de riz, ils fouillent des trous, où ils rassemblent non seulement les eaux de la pluie, mais celles des petits ruisseaux qui coulent des montagnes. De petits canaux conduisent ensuite ces eaux dans les champs voisins, et lorsque les endroits où l'on veut la porter sont plus élevés que les réservoirs, on se sert de pompes à chaîne.

Ces sortes de pompes sont très communes dans toute la Chine, et la culture du riz les y rend très nécessaires. Dans la province de Schang-tong, il y en a de grandes qui ne ^{p5.188} peuvent être mues que par quatre et même par six hommes. Quoique les Anglais aient des pompes à chaîne de plusieurs manières, ils avouent que la première idée leur en est venue des Chinois. Ainsi beaucoup de savants pensent que la boussole, qu'on dit avoir été inventée en Italie quelque temps après le retour de Marc-Paul, n'est qu'une imitation de la boussole chinoise. Il est, en effet, plus vraisemblable que nous l'avons prise d'eux, que non pas qu'ils l'ont prise de nous.

Nous vîmes de près, pour la première fois, des arbres à thé, qui, par leurs fleurs et par leurs feuilles, ressemblaient au jasmin ¹. À la vérité, nous ne rencontrâmes point de ces plantations de thé où l'on cueille les jeunes feuilles, pour en préparer une boisson. Nous n'en aperçûmes que quelques touffes isolées.

Plusieurs montagnes étaient couvertes de pins, qui, à en juger par

¹ Encore une contradiction entre deux voyageurs qui ont vu ensemble les mêmes objets. Sir G. Staunton dit que la fleur de l'arbre à thé ressemble à la rose. (*Note du traducteur.*)

Voyage en Chine et en Tartarie

leur grosseur, n'avaient pas plus d'un an de croissance. La Chine a peu de bois, et il est sage de chercher à multiplier une chose aussi nécessaire dans un pays ^{p5.189} où la navigation intérieure sert à répandre les autres objets de nécessité, avec une activité dont il n'y a point d'exemple ailleurs.

Des deux côtés du chemin nous aperçûmes divers bosquets de ces pins, qu'on nomme pins de Canada ¹. Mais nous vîmes bien plus de bambous, qui étaient si droits et d'un vert si foncé, qu'on ne pouvait s'empêcher de les distinguer. Plusieurs camphriers, aux branches étendues et touffues, frappèrent aussi nos regards. Il n'y avait presque pas de maison qui n'eût auprès d'elle quelques arbres à suif ; et il est probable que chaque paysan fait lui-même les chandelles dont il a besoin.

Le chemin que nous suivîmes était en partie ferré avec du gravier, en partie avec du petit moellon, et partout très uni et assez large. De pesantes voitures de transport et des diligences, comme celles d'Europe, l'auraient bientôt gâté. Mais en Chine, presque tous les fardeaux sont portés sur les épaules et les voyageurs vont plutôt dans des chaises à porteur ou à cheval, que dans des voitures à roues. Le grand nombre de villes et de villages qui se succédaient rapidement à nos yeux, prouvaient la population de ce pays, où la douceur du climat ^{p5.190} n'exige pas des maisons d'une construction dispendieuse.

Les villes chinoises offrent une singularité qu'on peut plus impunément voir que décrire ; ce sont les temples de la déesse Cloacine. Ils ne sont point, ainsi qu'ailleurs, érigés pour la commodité du public, mais pour l'utilité de celui qui les fait bâtir, et qui considère les sacrifices qu'on y offre, comme un grand bien pour ses champs. On ne les trouve pas dans quelque coin secret de la ville, mais dans les rues les plus passagères ; et les Chinois montrent partout une si grande attention à ne rien perdre des offrandes qu'on y dépose, que... : mais

¹ *Pinus canadensis Linnæi.*

Voyage en Chine et en Tartarie

c'en est déjà trop sur ce sujet ¹.

Nous vîmes, à côté de la montagne, plusieurs tombeaux en maçonnerie, peu élevés, entourés d'arbres, et dont quelques-uns avaient des fenêtres. On sait quel respect ont les Chinois pour les tombeaux de leurs pères. Ils en choisissent la place avec le plus grand soin, et ^{p5.191} les ornent de la manière la plus dispendieuse que leur fortune le permet.

Le même jour, nous arrivâmes à Zauping, dans la province de Kiang-si, et nous nous embarquâmes à Yu-sang-tchien, sur la rivière de Yu-sang-ho. Nos barques étaient très commodes. Elles avaient non seulement cuisine, chambre à coucher, salle à manger, mais assez de place pour contenir notre bagage ; et les appartements étaient peints ou tapissés de papier blanc.

Le Yu-san, ainsi que plusieurs autres rivières, qui coulent de l'occident et du midi, porte ses eaux dans le lac Po-yang, qu'on nomme aussi le Hwoï-yang-chou. Nous traversâmes ce lac, qui abonde en poisson, et sur lequel vivent plusieurs milliers d'hommes, dont le seul métier est de pêcher.

Les filets et les autres instruments ordinaires des pêcheurs, ne sont pas les seuls moyens qu'emploient ceux-ci. On voit sur les bords du lac un grand nombre de planches peintes en blanc, et inclinées du côté de l'eau. Auprès de ces planches sont les canots et les filets des pêcheurs. Lorsque la lune brille, les planches réfléchissent sa lumière dans l'eau, le poisson trompé, s'élance vers elles, tombe dans le ^{p5.192} canot, ou dans le filet, et les pêcheurs n'ont que la peine d'emporter une proie si facilement acquise ².

Longtemps avant notre arrivée dans cette province, on nous avait peint le danger d'y naviguer. On assurait que nous y aurions des cascades à franchir. Le jésuite Lecomte, quelques autres missionnaires, et surtout la

¹ Sir G. Staunton est entré dans de plus grands détails sur cela ; et l'utilité dont ils peuvent être pour l'agriculture, et la manière décente dont ils sont rendus, excusent ce qu'un pareil sujet peut avoir de désagréable. (*Note du traducteur.*)

² Ce moyen est un peu différemment décrit par sir G. Staunton. (*Note du traducteur.*)

Voyage en Chine et en Tartarie

relation d'une ambassade hollandaise en Chine, confirment tout ce qu'on peut dire d'effrayant à cet égard. Quiconque a seulement entendu des cascades, et surtout quiconque en a vu, doit sentir ses cheveux dresser sur sa tête, quand il pense qu'il doit passer par-dessus une cascade. Mais il est des libertés itinéraires, comme des libertés poétiques, et c'est au genre des premières qu'appartient la description des cascades dont on voulut nous effrayer. Cette description est, pour n'en rien dire de plus, très exagérée. La rivière de Ta-tchiang, dans laquelle nous entrâmes en sortant du lac Po-yang, est en grande partie remplie de rochers, et d'une navigation difficile. Mais malgré cela, notre flotte, qui était composée de soixante barques, n'éprouva pas un seul accident.

p5.193 Nous voyageâmes dans une partie de la province de Kiang-si, qui est plane et sablonneuse, et reste très souvent cinq mois de suite sous les eaux du lac Po-yang. Nous en traversâmes une autre rocheuse et montueuse. Toutefois nous vîmes, pendant quelques jours, des plantations de cannes à sucre et des champs de riz, qui bordaient les deux côtés de la rivière. Pour les arroser dans les endroits où le rivage est haut, on place de grandes roues, par le moyen desquelles l'eau est élevée dans un canal qui la porte dans les plantations où elle est nécessaire.

Plusieurs montagnes étaient couvertes de *tcha-chwa*¹ qui est la *camelia japonica* de Linnæus. Sa fleur ressemble beaucoup à celle du thé, et sa noix donne une huile dont les Chinois font un grand usage. Cette huile, il est vrai, n'égale pas l'huile d'olive ; mais elle est claire, grasse et n'a point de mauvais goût. C'est un des objets du commerce du Kiang-si.

Les paysans de cette province portent des sandales de paille, qui ressemblent assez à la chaussure des anciens Romains. Elles sont attachées avec des liens qui passent entre les doigts du pied et derrière le talon. p5.194 Probablement la chaleur du sable rend nécessaire l'usage de ces sandales, qui sont également communes dans toute la province

¹ Sir G. Staunton écrit ce mot *cha-whaw* : ce mot signifie en chinois, *fleur de thé*.

Voyage en Chine et en Tartarie

de Quang-tong et à Macao.

Jusqu'à présent, je n'ai point remarqué que dans tout le pays que nous traversâmes par eau, en nous rendant de Tong-chou-fou à Canton, la campagne était décorée de beaucoup de pagodes ; ce qui était une preuve de la beauté et de la fertilité de ces contrées, car les bonzes, ainsi que les fondateurs des monastères, ont toujours choisi les lieux les plus avantageux pour leurs établissements.

La capitale du Kiang-si est Nan-chang-fou. En passant près de cette ville, nous fûmes étonnés de la quantité de grandes et de petites barques qui étaient mouillées dans son port. L'un de nos voyageurs, qui essaya de compter les plus grandes, en trouva plus de quatre cents. Pour se faire une idée de ces barques, il faut songer qu'en général elles ont cent cinquante pieds de long, quatorze pieds de large et douze pieds de profondeur, et qu'elles portent deux cent cinquante tonneaux. Le nombre des barques d'une moyenne grandeur, et des petites, était, autant que nous pûmes en juger, deux fois plus considérable. Que de commerce ! et ^{p5.195} combien sont étendus les besoins de la ville où il se fait !

À Nan-chang-fou, nous prîmes des haleurs pour nos yachts ; et nous les trouvâmes mieux vêtus que ceux que nous avons eus auparavant. Ils chantaient souvent, et paraissaient moins sentir la dureté de leur condition qu'on n'aurait d'abord pu le croire. Nous ne sommes point accoutumés à voir faire par des hommes le travail des animaux ¹. Mais si nous y réfléchissons bien, peut-être trouverons-nous que beaucoup de nos journaliers prennent autant de peine que ceux qui halent un bateau. En passant devant les plantations de cannes à sucre, les haleurs chinois en prennent toujours quelques-unes pour se désaltérer ; et il paraît que cela leur est permis.

Vers l'extrémité de la province de Kiang-si la rivière de Ta-tchiang est resserrée entre deux montagnes ; et ce n'est qu'à Nan-gan-fou

¹ Si M. Hüttner avait voyagé dans nos provinces méridionales, il aurait vu les plus grosses barques, halées non par des chevaux, mais par des hommes. (*Note du traducteur.*)

Voyage en Chine et en Tartarie

qu'elle s'élargit de nouveau. Là, nous débarquâmes, et nous fîmes, pour la dernière fois, la route par terre. Le chemin était p5.196 médiocrement payé, s'élevait insensiblement, et traversait des vallées bien cultivées qui étaient de chaque côté entourées de montagnes, et offraient souvent des points de vue très pittoresques.

Nous vîmes beaucoup de champs de riz inondés. Après environ deux heures de marche, nous nous trouvâmes sur la haute montagne de Miling, qui sépare les provinces de Kiang-si et de Quang-tong. Le chemin était partout pavé, et en quelques endroits bordé de maisons : mais il était très roide et très pénible pour les chevaux. Plusieurs de ces pauvres animaux furent tellement épuisés de fatigue, quoique ceux qui les montaient eussent mis pied à terre, que dans l'après-midi, ils tombèrent roides morts au milieu du chemin. Il est vrai qu'on pouvait l'attribuer, en grande partie, au peu de nourriture qu'on leur avait donnée ; car les Chinois sont pour le moins aussi cruels envers, leurs chevaux que les Européens.

On dit que la montagne de Miling s'élève de trois mille pieds au-dessus du niveau du lac Po-yang. Elle est entourée de plusieurs autres montagnes moins grandes qui semblent remplies de précipices, et sont couvertes d'arbres et de grandes herbes ; ce qui leur p5.197 donne un coup d'œil sauvage et romantique.

Nous rencontrâmes durant toute cette journée, des troupes d'hommes allant à Nan-gan-fou et portant sur leurs épaules des jarres d'huile de tcha-chwa dont j'ai déjà parlé. De Nan-gan-fou, on transporte cette huile ailleurs. La plus grande partie de la montagne était couverte de l'arbuste qui produit la graine dont on l'extrait.

Dès que nous entrâmes dans la province de Quang-tong, où Flore a prodigué tous ses bienfaits, nous aperçûmes beaucoup de femmes dans les champs ; ce que nous n'avions point encore vu. Les habitants de cette province sont très laborieux, et préférés à tous les autres pour le service intérieur des maisons, comme pour les travaux de l'agriculture.

Les Européens sont plus connus à Canton que dans le reste de la

Voyage en Chine et en Tartarie

Chine. On les y méprise et on leur y donne le nom de *koui-tsé*, c'est-à-dire, diables ; parce que sur les théâtres chinois, on représente le diable avec des vêtements étroits, comme ceux que nous portons. Nous nous attendions que le peuple nous saluerait par ce titre. Mais comme nous voyagions avec le vice-roi, et que nos mandarins étaient d'un haut rang, personne n'osa nous insulter.

^{p5.198} Nous nous embarquâmes pour la dernière fois à Nan-tchan-fou ¹, seconde ville de la province de Quang-tong. Nous n'étions plus alors qu'à deux journées de marche du lieu que nous désirions tant d'atteindre. Il n'est, sans doute, pas difficile de deviner pourquoi il nous tardait d'y arriver : nous étions, depuis quinze mois, privés des nouvelles publiques d'Europe, dans un temps où s'y opéraient les changements les plus importants.

Les bords du Sik-ho ², qui coule de Nan-tchan-fou à Canton, sont très montueux et en partie hérissés de rochers. On y voit divers endroits d'où l'on tire de la chaux, ainsi que diverses mines de charbon : mais ce charbon est très inférieur. En approchant de Canton, nous aperçûmes plusieurs briqueteries. Peu de montagnes étaient cultivées ; et une d'entr'elles était couverte de pins. Il y en a cinq qui se distinguent par la singularité de leur forme ; et comme les Chinois sont ceux qui ont le plus d'occasions de les remarquer, ils leur ont trouvé une ressemblance d'après laquelle ils les ont nommées Ou-mat-chou, c'est-à-dire, les cinq têtes de cheval. Dans le Fo-kien, la forme d'une de ^{p5.199} leurs idoles est imitée de diverses montagnes ; et les remarques des missionnaires sur les noms et les ressemblances prétendues des montagnes dans plusieurs autres provinces, sont extrêmement singulières.

À environ une journée de marche de Canton, nous vîmes le rocher Kouan-inn-chann, pour lequel les Chinois ont la plus grande vénération, et à cause de ses masses inégales, creuses et suspendues, et à cause

¹ Sir G. Staunton l'appelle *Nan-chou-fou*.

² Sir G. Staunton l'appelle le *Pé-kiang*.

Voyage en Chine et en Tartarie

du temple antique qu'il renferme. Il a environ six cents pieds de haut et deux cents pieds de large. Ses flancs sont à pic, et la nature les a rendus inaccessibles. Mais du côté que baigne la rivière, il y a une assez grande caverne, que les bonzes ¹ habitent de temps immémorial. Cette caverne a trois différentes ouvertures. La première a environ douze pieds au-dessus de l'eau ; la seconde a cinquante pieds, et la troisième en a cent. Celle d'en bas sert de porte, et les deux autres servent de fenêtres au premier et au second étages, si toutefois l'on peut nommer étages les excavations supérieures qui communiquent l'une à l'autre par des escaliers _{p5.200} commodes et où sont des autels du Pouh-sa.

Le premier étage est planchéié et garni de sièges. Mais ses parois de rocher n'ont aucun autre ornement que quelques anciens caractères qu'on y a gravés, et qui contiennent des sentences morales et des allusions mystiques à la merveilleuse histoire de l'idole. Les bonzes nous accueillirent avec beaucoup de bienveillance, parurent très contents de voir des étrangers, et ne dédaignèrent pas quelques aumônes.

Le nouveau vice-roi de Canton, avec lequel nous fîmes, ainsi que je l'ai dit plus haut, une partie du voyage, avait pris les devants pour se rendre dans la capitale de la province, et y accélérer l'exécution des ordres donnés pour la réception de l'ambassade. Pour qu'il pût gagner plus de temps, notre marche fut ralentie. Quoique nos barques fussent assez commodes, le vice-roi envoya au-devant de nous des yachts de cérémonie, très bien construits et très bien ornés, qui nous portèrent à Canton. Nous arrivâmes dans cette ville le 19 décembre. Il y avait soixante-quatorze jours que nous étions partis de Péking et que nous voyagions sans interruption.

@

¹ Le mot bonze n'est point chinois. Il y a apparence que les Européens l'ont pris du mot chinois *hwoa-chang*, qui signifie *prêtre*.

CHAPITRE IV

Arrivée et séjour à Canton. Observation sur les mœurs et les arts des Chinois. Départ de Canton. Séjour à Macao

@

p5.201 Le vice-roi rendit à l'ambassade anglaise plus d'honneurs que ne le désiraient les orgueilleux mandarins de Canton, et les nations rivales qui faisaient le commerce dans cette ville. Il lui donna pour logement, divers bâtiments situés dans un jardin du faubourg, et meublés à l'anglaise. Sans parler de tous les honneurs militaires qu'on lui rendit à son entrée dans Canton, je me bornerai à dire qu'elle fut reçue avec pompe par le vice-roi, le fou-yen, le hop-po et les autres principaux mandarins de la cour du vice-roi. On avait, pour cela, préparé une salle d'audience à la manière chinoise.

L'usage chinois est que quand un ambassadeur est prêt à quitter le pays, il remercie solennellement l'empereur des marques de bienveillance qu'il en a reçues, et surtout de la sécurité et des agréments dont il a joui en p5.202 voyageant dans ses États. Il faut alors répéter les mêmes cérémonies qu'on a coutume de faire en présence de l'empereur. L'ambassade accomplit volontiers ces cérémonies ; car d'après les ordres de l'empereur, elle avait été, dans toute la route, traitée avec la plus grande distinction ; en outre, le vice-roi, homme de mérite et plein de droiture, et les mandarins Chow-ta-zhin et Van-ta-zhin, dont j'ai déjà cité l'inclination pour les Anglais, s'étaient à l'envi efforcés de nous être agréables.

Nous demeurâmes trois semaines à Canton, et chaque jour, nous y reçûmes quelque nouvelle preuve de la bienveillance du vice-roi. Il fit différentes proclamations à l'avantage des Anglais, qui s'honorèrent en ne voulant pas que les autres Européens en fussent privés. Aussi, tous les règlements qui ont été déjà faits ou qu'on fera par la suite, deviendront communs à toutes les nations d'Europe.

Voyage en Chine et en Tartarie

Peut-être lord Macartney aurait visité d'autres contrées d'Asie, ou serait parti sans délai pour retourner en Europe, si la guerre n'eût pas exigé que le *Lion* convoyât les vaisseaux de la compagnie jusqu'en Angleterre. Mais avant que je parle de notre retour, peut-être désire-t-on apprendre quelque chose de Canton, Cette ^{p5.203} ville est, en effet, si commerçante et si digne d'être observée, que quelque peu qu'on la connaisse, il serait impardonnable de ne pas communiquer aux autres ce qu'on en sait.

Quand bien même Canton ne resterait pas en possession de recevoir tous les vaisseaux européens qui vont en Chine, elle serait encore très considérable par l'avantage qu'elle a d'être la capitale de la province, résidence du vice-roi, ville manufacturière, l'une des plus commerçantes de l'empire, et port où s'arment la plupart ¹ des jonques qu'on expédie pour le Japon, Manille, la Cochinchine, Batavia et autres contrées voisines. Mais c'est surtout parce que les habitants des pays les plus lointains y portent leurs richesses, qu'on la regarde comme la première ville commerçante de l'Asie ; et tant que le thé sera un objet de très grande nécessité en Europe et en Amérique, tant que les Chinois continueront à avoir du goût pour nos manufactures, et ^{p5.204} auront besoin de productions étrangères, cette ville conservera son rang.

Le song-tou, que dans le jargon de Canton on appelle le *Santok* du *Tchontok*, n'est pas sans raison, comparé, par les Européens, à un vice-roi. C'est le premier personnage de la ville et de la province ; et son origine tartare et son alliance avec l'empereur le rendent aussi l'un des premiers de l'empire. Il gouverne deux grandes provinces, celle de Quang-tong et celle de Kiang-si. Ses revenus sont très considérables. Pour montrer le pouvoir despotique dont il est investi, on raconte que ses prédécesseurs ont toujours eu coutume de choisir les choses les plus précieuses qu'apportaient les vaisseaux d'Europe, comme, par

¹ Le mot *la plupart* n'est pas dans l'allemand ; mais je l'ai mis ici, parce que Canton n'est pas le seul port de la Chine d'où l'on expédie des jonques pour le Japon, Manille, la Cochinchine, etc. comme on pourrait l'inférer d'après M. Hüttner. (*Note du traducteur.*)

Voyage en Chine et en Tartarie

exemple, les pendules organisées d'Angleterre, que les Chinois nomment *sing-songs*. Les co-haungs ¹, dont j'aurai bientôt occasion de parler, étaient aussitôt obligés d'acheter ces pendules et d'en faire présent au vice-roi ; et par ce moyen, les fraudes de ces co-haungs restaient impunies. — Il y a tout lieu de croire que le vice-roi actuel est trop juste pour imiter les vils et coupables abus de ses devanciers.

Canton est situé sur le bord d'une rivière, ^{p5.205} à laquelle il donne son nom, et qui va, à cinquante milles anglais ² au-dessous, prendre celui de Bocca-tigris, et se jeter dans la mer. Cette embouchure de la rivière est défendue par deux petites forteresses, situées chacune sur l'un de ses bords, et ne doit le nom de Bocca-tigris qu'à l'île du Tigre, qui est tout auprès.

Tous les vaisseaux étrangers qui se rendent à Canton, doivent passer par le Bocca-tigris. Mais on peut mettre au nombre des difficultés, auxquelles on a soumis le commerce européen en Chine, l'obligation où ils sont de se rendre d'abord à Macao, île située à seize milles plus loin : là, on leur fait payer chèrement, et des pilotes, et une permission écrite pour entrer dans la rivière. Indépendamment de ce que ce détour paraît très désagréable à des navigateurs qui viennent de faire un long voyage, il est aussi fort dangereux, parce que la mer y est excessivement tempétueuse et remplie de rochers et de petites îles.

Le peu de profondeur de la rivière ne permet pas aux vaisseaux de remonter au-delà Vam-pou, lieu qui est à trois heures de marche ^{p5.206} de Canton, et où le mouillage est sûr. Entre Vam-pou et Canton, il n'y a pas moins de trois bureaux de douane ³ ; et à chacun de ces bureaux,

¹ Ce sont les marchands chinois de Canton.

² Sir G. Staunton dit environ 80 milles. (*Note du traducteur.*)

³ À Canton, on appelle ces bureaux maisons de *tchop* (*). *Tchop* signifie proprement un sceau, et sert à désigner tous les ordres écrits des mandarins, parce qu'ils y mettent leur timbre. On appelle aussi tchop-piastres, les piastres d'Espagne, sur lesquelles les mandarins impriment en caractères chinois, le prix qu'elles valent. Presque toutes celles de ces piastres qu'on voit en Chine, ont non seulement cette marque, mais des coupures sur le côté par où l'on peut voir si elles sont de bon argent. On se sert souvent dans les magasins de Canton d'une expression singulière qui a la même origine que les deux autres. On appelle les marchandises de la meilleure qualité : *premier tchop*, et celles qui viennent ensuite : *second tchop*.

*Osbeck écrit ce mot, *tiapp* ; et Sonnerat *la chappe*.

Voyage en Chine et en Tartarie

les chaloupes et les canots européens sont rigoureusement visités, avant d'arriver à la factorerie de leur nation.

Les factoreries ont été établies sur le bord occidental de la rivière, par les Hollandais, les Anglais, les Français, les Espagnols et les Suédois ; et on les distingue de loin à leurs pavillons, qui flottent très haut. Il y a sur le devant des factoreries anglaise et hollandaise, des galeries couvertes, que, d'après un mot ^{p5.207} indien, on appelle des *ferandes*. Toutes les factoreries, et principalement celle des Anglais, qui est bien plus considérable que les autres, n'ont qu'un étage, mais elles sont spacieuses et meublées avec goût.

Aucun Européen ne peut demeurer dans la cité de Canton. Ainsi les factoreries sont dans un faubourg, et ce faubourg a plusieurs rues, dont toutes les maisons ont des boutiques. Plusieurs boutiques sont tellement remplies de marchandises européennes, qu'il semble qu'on est là dans une de nos villes. Il n'y a point de lieu qui ressemble plus à un autre, que le faubourg de Canton ne ressemble à la *Merceria* de Venise. On y trouve presque tout ce qu'on peut rencontrer dans les ports d'Europe, et les vivres n'y laissent rien à désirer pour la qualité, la quantité et le bon marché. Il y a non seulement de très bonne viande, mais des légumes et des fruits excellents.

Les habitants de Canton savent si bien imiter les meubles et les ustensiles des Européens, et surtout des Anglais, qu'ils en font beaucoup, tout aussi bien et à aussi bon marché qu'en Angleterre. Il en est ainsi, par exemple, de l'argenterie ordinaire, des malles, et de divers autres objets.

^{p5.208} Les tailleurs chinois sont en grand nombre à Canton ; ils travaillent aussi bien que les Anglais, et se font payer la moitié moins. Comme on y fabrique une grande quantité d'étoffes de soie et de coton, il n'y a pas de ville au monde où l'on s'habille à meilleur marché.

De plus, on y blanchit le linge parfaitement bien, et à un plus bas prix que dans nos grandes villes d'Europe. On voit donc qu'à beaucoup, d'égards, le séjour de Canton convient beaucoup aux marins. Mais il

Voyage en Chine et en Tartarie

faut qu'ils soient très attentifs à ne pas se laisser tromper par les négociants du pays. On reproche à toute la nation chinoise, d'être peu loyale, et même de regarder la fourbe comme une chose ingénieuse et digne de louange ; mais ce sont surtout les habitants de Canton qui se distinguent en ce genre d'habileté, et il est rare qu'un étranger quitte cette ville, sans avoir été trompé par eux. On peut au moins se tenir en garde contre les ruses des marchands ; mais on est obligé de souffrir patiemment les fraudes manifestes du hop-po ¹ et des autres mandarins.

Les capitaines des vaisseaux européens sont obligés de payer à ces voleurs dix pour cent ^{p5.209} au-dessus de la somme à laquelle s'élèvent les droits qu'exige l'empereur. Ces droits se montent, pour chaque grand vaisseau, à deux mille deux cents taels ² d'argent ; mais les douaniers prennent en outre mille neuf cent cinquante taels. Cette dernière somme n'était d'abord qu'un présent ; peu à peu, on s'est accoutumé à en regarder le paiement comme une obligation, et maintenant c'est un droit.

Les Européens qui font le commerce à Canton ne peuvent point traiter avec qui ils veulent, mais seulement avec dix marchands qu'on leur indique, et qui sont désignés sous le nom de co-haungs, ou plus communément sous celui de haungs. Le hop-po extorque de ces co-haungs tout ce qu'il veut ; et en revanche, il leur laisse mettre à leurs marchandises des prix exorbitants.

Dans les deux mois qui précédèrent notre arrivée, le hop-po avait tiré des co-haungs deux cent mille piastres. Or, comme le séjour des Européens à Canton dura encore quatre mois, on peut aisément juger à quelles sommes s'élèvent ces exactions. Ce qu'il y a de plus ^{p5.210} humiliant pour les négociants européens qui vont à Canton, c'est qu'on ne leur permet d'y rester qu'une partie de l'année ; et qu'ils sont obligés d'aller passer le reste du temps à Macao. Quoique ces

¹ Receveur-général des douanes.

² Le tael est l'once chinoise, qui vaut sept francs cinquante centimes.

Voyage en Chine et en Tartarie

négociants aient bâti les factoreries à leurs frais, elles appartiennent non à eux, mais aux propriétaires du terrain où elles sont. Les Européens ne peuvent pas même acheter ce terrain ; de sorte que, pour demeurer dans leurs propres maisons, il faut qu'ils en payent le loyer. Quoiqu'ils payent tout ce qu'ils achètent avec de l'or comptant ou des marchandises, ils sont obligés de faire crédit pour ce qu'ils vendent, et même sans que les magistrats leur donnent aucune sûreté.

Toutes les fois qu'ils se rendent à Macao, et qu'ils retournent à Canton, ils sont soumis aux droits de douane pour les effets qu'ils transportent avec eux ; de sorte qu'ils n'ont pas un seul meuble pour lequel ils n'aient payé ces droits au moins douze fois.

Avant que l'ambassade anglaise arrivât à Canton, les Européens n'avaient aucun moyen de s'adresser au vice-roi verbalement ou par écrit. Il était sévèrement défendu d'apprendre le chinois à un étranger ; et d'après les mœurs du pays, il y a trop de distance entre un ^{p5.211} vice-roi et un marchand, pour que celui-ci ose approcher l'autre, et lui fasse entendre ses plaintes par le secours d'un interprète. Tous les négociants sont d'autant plus sensibles à une telle humiliation, que, dans toutes les parties éclairées de l'Europe, leur profession est honorée. Mais les Anglais en souffrent doublement, parce que les Chinois, qui donnent le nom de barbares à tous les Européens, les regardent comme les plus féroces de ces barbares ; c'est un honneur qu'ils doivent à leurs matelots qui, dans le fait, ne sont pas les plus doux des hommes.

Si désormais les négociants d'Europe qui trafiquent à Canton, ne font pas en sorte que leur conduite ne blesse point les Chinois, le mépris qu'on a pour eux, et les insultes auxquelles ils sont ouvertement exposés, ne peuvent qu'accroître. Il est aisé de s'en faire une idée si l'on songe que le peuple s'emporte quelquefois jusqu'à poursuivre les Européens à coups de pierre. — Le dernier des mandarins se croit beaucoup au-dessus d'un commerçant.

Le fait que je vais citer, prouvera que l'ambassade anglaise n'aurait

Voyage en Chine et en Tartarie

pas été traitée avec moins de mépris que le reste des autres p^{5.212} Européens, si la considération que lui témoignait le vice-roi, n'eut prévenu ce désagrément. Divers habitants de Canton étaient venus au-devant du vice-roi, jusque dans la province de Kiang-si, et leurs ridicules aveux ne tardèrent pas à nous faire remarquer, qu'ils croyaient la nation anglaise entièrement composée de marchands et de marins, c'est-à-dire des gens qui, d'après leurs idées, sont les derniers des hommes. Ils virent avec surprise l'estime et la bienveillance des premiers mandarins, pour les principaux personnages de l'ambassade ; et avec mécontentement, la conduite libre de ceux-ci envers les autres. Ils crurent qu'une telle conduite était indécente, et ils se permirent à cet égard, dans le mauvais anglais qu'on parle à Canton, des remarques, assez malhonnêtes. Personne n'y fit d'abord attention ; mais bientôt un incident plus sérieux donna occasion de les mieux observer. Un jour deux de nos savants avaient quitté les yachts, et herborisaient sur le rivage : un des premiers mandarins de Canton les aperçut ; ne sachant pas, ou bien ne voulant pas savoir qui ils étaient, il ordonna à un soldat de les faire rentrer à bord. Ils refusèrent ; le soldat les frappa. Indignés d'un pareil traitement, les p^{5.213} deux Anglais coururent vers le mandarin qui avait donné l'ordre, et le forcèrent de se rendre avec eux dans le yacht de nos deux principaux conducteurs ¹. Il était pâle et suppliant ; mais sa conduite ne pouvait pas rester impunie. Le vice-roi ne se contenta pas de le dépouiller de sa dignité ; il lui fit de plus infliger quarante coups de bambou. Le soldat fut encore plus cruellement puni. Malgré l'intercession des Anglais, on lui perça les oreilles avec un fer brûlant, on le frappa longtemps, et on l'étendit ensuite dans une machine qui fait beaucoup souffrir.

La gêne dans laquelle les Européens sont tenus à Canton, prouve aussi qu'on les y regarde comme des barbares auxquels on ne doit pas se fier. Les factoreries et quelques rues étroites du faubourg sont les seuls endroits où on les souffre. Il ne leur permis d'aller ni dans la ville, ni dans la campagne, ni même sur les rivières, au-dessus de la ville.

¹ Les mandarins Chow-ta-zhin et Van-ta-zhin.

Voyage en Chine et en Tartarie

Autrefois ils pouvaient, dit-on, faire tout cela ; mais la conduite turbulente de leurs matelots le leur a fait défendre. Quoi qu'il en soit, il semble probable qu'on leur rendra, et le ^{p5.214} droit d'aller partout, et beaucoup d'autres, quand la cour de Londres jugera à propos de resserrer les liens qui l'attachent à celle de Pékin.

Pendant le séjour de l'ambassade à Canton, le vice-roi rendit plusieurs ordonnances en faveur des Anglais et des autres Européens. Les deux plus importantes étaient qu'à l'avenir ils n'auraient à payer que les droits impériaux, et que le premier agent de la compagnie anglaise aurait le droit de l'approcher, quand il le voudrait. Cependant, il est difficile de dire, si ces règlements seront fidèlement suivis.

S'ils ne le sont pas ; si, au contraire, l'on gêne davantage les étrangers, et qu'ils renoncent à faire le commerce avec les Chinois, ou que les Chinois eux-mêmes le fassent cesser, l'Angleterre et la Chine souffriront-elles de cette cessation ou bien n'occasionnerait-elle que des pertes individuelles ? — Des personnes qui prétendent être parfaitement instruites à cet égard, soutiennent que le commerce de la Chine est le plus désavantageux que l'Angleterre puisse faire. En l'année 1792, la balance de ce commerce s'éleva, en faveur des Chinois, à un million et demi de livres sterling, dont la plus grande partie fut payée en argent. — ^{p5.215} En 1795, les Anglais tirèrent de Canton vingt-trois millions pesant de thé, et la balance fut à peu près la même que l'année précédente. La compagnie anglaise, il est vrai, surtout les agents qu'elle a en Chine et les capitaines des vaisseaux qu'elle y envoie, s'enrichissent. Mais si, en même temps, les besoins et les dépenses du peuple augmentent, parce qu'on lui procure avec profusion une chose dont il pourrait facilement se passer, ce commerce est-il avantageux à l'État ?

Et la Chine souffrirait-elle de la cessation du commerce des Européens à Canton ? Comment peut-on en douter ? me dira-on. Plusieurs millions comptant que les Européens lui portent tous les ans pour le thé et les autres marchandises qu'elle leur fournit, doivent entretenir chez elle un grand nombre de plantations et de

Voyage en Chine et en Tartarie

manufactures ; et si cette source tarissait, bien des gens resteraient dans le besoin.

Personne ne peut nier qu'une partie de l'argent que les Européens portent en Chine ne passe dans les mains des pauvres cultivateurs et manufacturiers chinois ; mais les deux tiers de cet argent enrichissent des fripons de mandarins, qui l'extorquent des co-haungs ; p5.216 et malgré cela, les co-haungs acquièrent une fortune qu'ils prodiguent ordinairement en maisons, en jardins et autres objets de luxe.

L'éloignement des Européens ferait nécessairement cesser tout cela, et Canton y perdrait beaucoup. Mais quelle fausse idée on se fait d'un pays qui est le plus vaste et le plus riche du monde, et qui en possède plusieurs autres très considérables ! combien peu l'on connaît les sources inépuisables de ses richesses, sources, dont quelques-unes sont encore toutes entières ! combien, dis-je, on s'abuse sur la Chine, si l'on croit que l'interruption de son commerce avec l'Europe se ferait sentir dans toute l'étendue de cet empire ¹ !

Quelle est la langue que les Européens parlent à Canton, puisqu'ils ne veulent ni ne peuvent apprendre celle du pays ? Lorsqu'Albuquerque p5.217 eut rendu le Portugal formidable en Asie, la langue portugaise devint en usage dans toutes les îles et sur les côtes de cette partie du monde ; et encore à présent un jargon dérivé du portugais sert à s'y faire entendre. À Canton, les étrangers et les gens du pays qui savent parler différentes langues, se servent de plusieurs mots portugais, tels, par exemple, que *comprador*, *fiador*, *mandarin*, etc. Cependant depuis que la puissance et le commerce de l'Angleterre se sont élevés au-dessus des autres, un patois anglais commence à devenir commun en Asie ; et presque tous ceux des habitants de Canton qui ont des rapports avec les Européens, parlent ce patois, quoique plusieurs

¹ Cependant Sonnerat pense ainsi. Ce voyageur qui n'a pu pénétrer que jusqu'à Canton, ose critiquer amèrement le jésuite Lecomte et les autres missionnaires qui ont passé la plus grande partie de leur vie en Chine. Mais quand il aurait raison, autant qu'il a tort, à l'égard du commerce des Européens, cela ne prouverait rien contre les relations des missionnaires ; car quiconque parcourt la Chine les trouve en général très exactes. Qu'il est petit l'homme qui cherche à dénigrer le mérite, parce qu'il a quelque léger défaut !

Voyage en Chine et en Tartarie

d'entr'eux entendent encore le portugais.

On ne peut s'empêcher de rire quand on entend, pour la première fois, le nouveau jargon de Canton ¹. Ceux qui le parlent s'imaginent que c'est un si bon anglais, qu'ils disent quelquefois aux étrangers qui ne peuvent pas les comprendre : — *You no savée that english talkée* c'est-à-dire dans leur baragouin : vous n'entendez point l'anglais. J'ai déjà observé _{p5.218} qu'il n'est pas permis aux Chinois d'enseigner leur langue : mais cela n'arrête pas toujours quelques-uns d'entr'eux qui, non moins ardents à gagner de l'argent que quelques Européens ne le sont à s'instruire, leur donnent des leçons auxquelles nous devons en partie la traduction de divers ouvrages chinois.

Quoique depuis plusieurs années un grand nombre de négociants européens demeure à Canton et à Macao, la défense d'enseigner la langue chinoise, et l'extrême difficulté qu'offrent les caractères chinois, sont cause qu'à tout prendre, la littérature de cet empire nous est encore étrangère. Quiconque sait que depuis près de cent ans la Propagande fait constamment élever douze Chinois qui, après avoir fini leurs études, retournent en qualité de missionnaires dans leur pays et sont aussitôt remplacés par d'autres qui, pour la plupart, connaissent assez les caractères dont on se sert dans leur langue ; quiconque, dis-je, sait cela, doit s'étonner que ces Chinois n'aient encore traduit aucun des livres de leur nation. Mais le goût naturel qu'on a pour la littérature du pays où l'on a reçu le jour, le désir si commun aux savants de rechercher et de faire connaître les écrits rares, et l'ambition plus noble encore _{p5.219} d'étendre ou de mieux cultiver le champ des connaissances humaines, sont étouffés chez ces élèves de la Propagande, parce qu'on leur persuade que c'est un crime pour un prêtre cathodique que de faire connaître un ouvrage payen, et qu'ils ne doivent s'occuper que de la conversion de ceux de leurs compatriotes qui, nés enfants du diable, vivent dans une damnable idolâtrie. J'ai vu moi-même un de ces Chinois missionnaires repousser avec une sainte horreur la demande

¹ En voici quelques exemples : *to much good*, pour *très bien* ; — *he hap gone walkée* *walkée*, pour *il est sorti* ; — *chop chop*, pour *vite*.

Voyage en Chine et en Tartarie

qu'on lui faisait d'expliquer le titre d'un livre qui traitait d'une idole chinoise. Si les missionnaires français avaient eu de pareils scrupules, nous ignorerions encore presque tout ce qui concerne la Chine.

Indépendamment des Chinois qu'on élève en Europe dans la religion catholique, il en est quelquefois d'autres qui passent de Canton en Angleterre ; mais ce sont des hommes d'une classe inférieure, et trop ignorants pour qu'on doive en rien attendre ¹. D'ailleurs, ils font ce voyage si furtivement, et avec tant de crainte ^{p5.220} d'être découverts, qu'ils s'en retournent toujours le plus promptement possible, et n'osent jamais parler à Canton de ce qu'ils ont vu en Europe.

Parmi les Asiatiques que le commerce attire à Canton, les plus considérés et les plus riches sont les Arméniens. J'ignore absolument quelle est l'étendue de leur négoce, et de quelle manière ils le font. — Ils diffèrent peu des Européens, et par leur teint et par leurs vêtements. Les seules choses qui les distinguent, c'est qu'ils portent, au lieu de chapeau, un bonnet de velours noir très haut, et par-dessus leurs culottes une espèce de jupon qui leur tombe jusqu'au genou. Ils parlent portugais, et fréquentent beaucoup les Européens.

Il me reste encore quelques observations à faire sur l'origine, le gouvernement, la grande population et la musique des Chinois ; et je crois que c'est ici qu'il convient de les placer.

L'origine des Chinois a longtemps été l'objet des laborieuses recherches, et des disputes des savants. Je me rendrais, sans doute, ridicule, si j'osais prétendre que le peu de renseignement que j'ai pu, me procurer dans un séjour de cinq mois, m'ont mis à même de décider de ce qu'on doit penser sur cette origine. Les Guignes, les ^{p5.221} Paw et les William Jones sont trop célèbres pour qu'on puisse entrer dans l'arène contr'eux, armé à la légère. Toutefois il est permis d'avouer que l'opinion de sir William Jones me paraît la plus probable. Cet homme

¹ Cela n'est pas sans exception. Le jeune Chinois Wang-tong, qui était à Londres, il y a une vingtaine d'années, savait, dit-on, très bien sa propre langue et la langue anglaise, et il avait quitté l'état de lettré pour s'adonner au commerce. (*Note du traducteur.*)

Voyage en Chine et en Tartarie

habile et intègre dit que les Tchéinas, ou Chinois, sont sortis de l'Inde, et il en donne, entr'autres preuves, celles que lui fournissent les révélations de Ménou, écrites dans la langue sanscrite.

La Chine est maintenant gouvernée par Tchien-Long ¹, quatrième empereur de la dynastie tartare. Cependant, on croit qu'il coule dans ses veines moins de sang tartare que de chinois. Son père était un des plus ardents partisans des lamas et des pouh-sas, et comme ses femmes, soit par inclination, soit par contrainte, n'avaient pas moins de bigoterie que lui, il accorda aux prêtres l'entrée de ses harems. Parmi celles qui peuplaient ces lieux, la mère de Tchien-Long était une des plus dévotes, et elle eut avec un beau prêtre chinois de fréquents entretiens dans lesquels il ne se borna pas à lui donner des consolations _{p5.222} purement spirituelles. Lors du grand tremblement de terre de Péking, quelques femmes de l'empereur furent ensevelies sous les ruines du palais, et quand on écarta ces ruines, on trouva le prêtre zélé, dont je viens de parler, à côté de sa pénitente, ce qui ne confirma que trop un soupçon dès longtemps conçu ².

Je tiens cette anecdote d'un missionnaire dont il faut un peu se défier, quand il parle des prêtres d'une autre religion que la sienne. Mais que le fait soit vrai ou faux, la prédilection de l'empereur pour les Tartares est évidente. Un étudiant de cette nation obtient facilement le grade de mandarin, tandis qu'un Chinois a besoin d'être très instruit pour y parvenir. Il est vrai que l'empereur traite les mandarins tartares de la manière la plus despotique. Il leur fait souvent donner des coups de bambou, sans avoir égard à leur rang, mais un Chinois éprouve rarement une pareille humiliation.

Les Chinois estiment et aiment Tchien-Long. Malgré cela, il ne faut pas croire que la _{p5.223} jalousie des grands et du peuple, contre le

¹ On a vu dans une note qui se trouve à la page 268 du 3e volume du Voyage de Macartney, que le 8 février 1796, ce prince a cédé la couronne à son dix-septième fils. (*Note du traducteur.*)

² Cette anecdote est contredite par ce que les missionnaires français ont rapporté de la mort de la mère de Tchien-Long, mort qui eut lieu en 1771, et lorsque cette princesse était âgée de 87 ans. (*Note du traducteur.*)

Voyage en Chine et en Tartarie

gouvernement tartare s'endorme. Les deux nations se détestent mutuellement. J'ai eu souvent occasion de remarquer qu'en Chine, le mot tartare signifiait traître et méchant. Un Anglais se plaignait une fois, d'un mal de dents.

— Et pourquoi, lui demanda un de nos mandarins, ne pries-tu pas le chirurgien de te donner quelque moyen d'apaiser ta douleur ?

— Je l'en ai prié, répondit l'Anglais ; mais il veut m'arracher la dent qui me fait souffrir.

— Oh le Tartare ! s'écria le mandarin.

Tandis que nous voyagions en Tartarie, nous nous étions un jour arrêtés dans un des palais impériaux, où nous avions coutume de loger. Toute la porcelaine qui en dépendait avait été cachée. Le mandarin, intendant du palais, fut interrogé sur ce qu'elle était devenue. Il répondit insolemment qu'il l'ignorait, et que cela lui était égal. Alors, Chow-ta-zhin lui fit donner des coups de bambou. Mais cela eut si peu d'effet sur le Tartare qu'il laissa redoubler deux fois la bastonnade, avant d'avouer qu'il savait où était la porcelaine. Chow-ta-zhin, indigné de tant d'opiniâtreté, s'écria :

— Oui, un Tartare est toujours un Tartare !

La haine des Chinois contre cette nation est ^{p5.224} encore augmentée, parce qu'on voit la plupart des grands de la Tartarie élevés aux premières dignités de l'empire, et remplir les places de vice-rois et colaos. Peut-être cette mesure est-elle très nécessaire ; car si l'on en croit un bruit accrédité en Chine, l'empereur craint tellement de perdre son trône, qu'il fait fondre en gros lingots tout l'or qu'il peut mettre en réserve et l'envoie près de Moukden en Tartarie, où on le dépose dans des appartements voûtés sous le lit d'une rivière.

Il est certain que les principaux Tartares font souvent porter en Tartarie les restes de leurs pères, qui avaient été depuis longtemps enterrés en Chine, parce qu'ils appréhendent d'être tôt ou tard obligés d'abandonner ce beau pays, et qu'ils ne peuvent supporter l'idée de voir

Voyage en Chine et en Tartarie

les cendres révérees de leurs aïeux exposées aux outrages d'un ennemi.

L'empereur Tchien-Long jouirait d'une grande considération quand il ne serait qu'un simple particulier. Mais le mérite personnel acquiert bien plus d'estime et de célébrité quand il est le partage d'un monarque. Les ennemis même de Tchien-Long ne nient point que les soins du gouvernement ne soient sacrés pour lui. Il se lève tous les jours à deux ^{p5.225} heures du matin, fait d'abord sa prière dans un temple de lamas, et emploie le reste de la journée aux affaires. Il connaît si bien la Chine, les mœurs de ses sujets et les événements qui reviennent toujours de la même manière, que malgré les soins, trop souvent heureux, de ses ministres pour le tromper, il découvre bien des fautes, ce qui fait que depuis le premier colao jusqu'au dernier mandarin, tous les membres du gouvernement se tiennent sur leurs gardes. Il lit lui-même tous les avis, les requêtes et les projets qu'on lui adresse ; c'est pourquoi il faut qu'ils soient écrits avec la plus grande pureté ; autrement l'auteur s'attire des reproches amers et des explications auxquelles il ne s'attendait pas. Quelquefois même un homme perd son emploi, parce qu'il a laissé échapper une expression vague ou qu'il a négligé son écriture.

L'empereur est un des plus savants lettrés de son empire. Il sait si bien le tartare et le chinois, qu'il a composé des poèmes dans ces deux langues. Le plus fameux de ces poèmes est celui du thé, qu'on connaît en Europe par une traduction française. J'ai déjà dit combien l'extérieur de ce prince est prévenant. Il veut abdiquer le trône lorsqu'il aura atteint l'âge de ^{p5.226} quatre-vingt-cinq ans, et qu'il en aura régné soixante. Cette résolution fut rendue publique par un édit dans toute l'étendue de l'empire, pendant le séjour de l'ambassade anglaise à Macao. Mais en attendant, l'empereur s'occupe des affaires avec la même ardeur. Cette activité rare est cause que jusqu'à présent aucun mandarin n'ose quitter sa place, sous prétexte qu'il est trop vieux pour la remplir, car le souverain répond aussitôt à une pareille excuse :

— Ne voyez-vous pas que je suis moi-même très âgé, et que, cependant, je m'acquitte exactement de mon devoir ?

Voyage en Chine et en Tartarie

Quatre-vingt-trois ans n'ont pas rendu à ce prince ses harems inutiles. Il en a un en Chine, et l'autre en Tartarie. Le nombre des femmes qui les composent m'a paru un peu exagéré.

En Chine, on vend les filles ; et c'est une grande branche du commerce intérieur ; de sorte que le recrutement des harems n'opprime point le peuple ; mais en Tartarie il faut, suivant ce qu'on m'a raconté, que toutes les filles âgées de dix-huit ans se présentent devant certains eunuques, qui connaissent le goût de l'empereur, et choisissent les plus propres à lui plaire. Elles ne peuvent se marier que lorsqu'elles n'ont pas été jugées dignes du khan.

p5.227 Les princesses du sang impérial sont données en mariage aux principaux Tartares. Le dernier vice-roi de Canton, qui habite à présent la Tartarie, et le fils du grand colao, ont épousé des filles de l'empereur.

Les courtisans ignorent encore quel est celui des fils ¹ de l'empereur qui succédera à ce prince ² ; car ce n'est point la primogéniture, mais la volonté du souverain qui doit en décider. On dit qu'il a déposé son testament dans une pagode, et que celui qui y est nommé n'apprendra son choix que lorsqu'on ouvrira cet écrit.

Dès que les princes atteignent l'âge de douze ans, ils mènent une vie très pénible, soit à cause de la gêne bizarre à laquelle les soumet leur rang, soit parce que leurs instituteurs les tyrannisent. La qualité et quantité même de ce qu'ils mangent sont fixées. Durant tout le temps de leur minorité, on ne leur assigne aucun revenu ; et ils sont obligés de demander à l'empereur de quoi fournir à leurs dépenses les plus nécessaires. Leur gouverneur est chargé de rendre très sévèrement compte de leur conduite, p5.228 et des progrès qu'ils font dans les sciences et dans l'art militaire ; et malheur à eux, si ce témoin ne leur est pas favorable ! Leur minorité dure jusqu'à ce qu'ils aient vingt-cinq ans. Alors on leur accorde une petite pension, avec le titre de roi.

Beaucoup de gens regardent comme un conte ridicule ce que les

¹ Il en a eu dix-sept, dont quatre seulement vivent encore.

² J'ai déjà dit que son dix-septième fils l'avait remplacé en 1796. (*Note du traducteur.*)

Voyage en Chine et en Tartarie

missionnaires ont dit de la population de la Chine ¹. Que pensera-t-on donc quand j'avancerai qu'elle est presque le double de ce qu'ont prétendu les missionnaires ? On peut juger si je suis fondé ou non. Chaque année le nombre des habitants de l'empire est très exactement inscrit dans les registres qui servent pour la perception des impôts.

Le mandarin Chow-ta-zhin procura à l'ambassadeur la copie d'un de ces registres où le dénombrement des diverses provinces était séparément établi ; et la totalité de la population se montait à trois cent trente-un millions, quatre cent mille habitants ².

p5.229 Les missionnaires de Péking, dont quelques-uns sont des hommes très respectables et très vrais, ne doutent point de l'exactitude de ce calcul ; et s'il m'est permis de dire ce que j'en pense, j'ajouterai que je ne le crois point exagéré.

En Chine, les eaux même sont habitées par des hommes. Des millions de ces hommes passent leur vie entière dans de petits canots qui sont sur les rivières. Ils y naissent, ils s'y marient, ils y meurent, sans avoir jamais connu d'autre asile. Tous les objets de transport qui ne peuvent point aller par eau, sont, ainsi que je l'ai déjà observé, charriés par des hommes. Et si ce qu'un missionnaire de Péking nous assure, est vrai ; si, en Chine, un homme qui se nourrit de riz, n'en consomme dans un an que pour quatre piastres d'Espagne, est-il dans le monde un pays où l'on puisse vivre à meilleur marché, et qui soit plus propre à une grande population ? Il est vrai qu'aussi toutes les relations affirment que lorsque la récolte de riz y manque, la famine fait bientôt périr des milliers d'habitants. Un autre inconvénient, non moins affreux, p5.230 d'une immense population, c'est qu'en Chine on se soucie peu de la vie des hommes. Nous en avons eu divers exemples. On sait, en outre, quoique les Chinois ne veuillent pas l'avouer, que beaucoup

¹ Les missionnaires français ont dit qu'en 1761 on comptait dans l'empire chinois, d'après un dénombrement légal, 198.214.555 personnes. (*Note du traducteur.*)

² Sir G. Staunton la fait monter à 333.000.000 dans l'écrit remis par Chow-ta-zhin à lord Macartney. On y a porté tous les pays tributaires comme le Thibet, l'île d'Hainan, l'île Formose, le Tunquin, etc. de sorte que le nombre de deux cent millions que les missionnaires comptent pour la Chine seule est exact.

Voyage en Chine et en Tartarie

de malheureux affamés ont la barbarie de dévorer leurs enfants.

Il reste bien peu de chose à dire de nouveau sur la musique des Chinois. Leurs instruments sont assez connus, et on sait qu'à cet égard les Chinois n'ont ni harmonie, ni oreille. Nos airs lents sont ceux qui leur plaisent ; et suivant ce que le missionnaire Grammont me dit à Péking, les sons argentins de notre forte-piano, de nos clavecins, de nos flûtes, les enchantent. Mais les tierces, les quintes, si agréables pour notre oreille, leur paraissent une discordance. Ils n'aiment que les octaves ; et quand ils jouent de quelques instruments à corde, le samm-jinn ¹ a la mélodie de l'octave la plus basse. — Le samm-jinn, le yut-komm ² et le r'jenn, instrument à deux cordes, dont on joue avec un archet de crin, ne sont point désagréables. Mais ^{p5.231} les Chinois détruisent tout l'effet des tons doux et plaintifs de ces instruments, parce qu'ils y joignent l'horrible bruit d'un très grand bassin de bronze, de quelques tambours, et des crécelles.

Le r'jenn ressemble à un gros maillet de bois, qu'on a creusé pour le rendre retentissant. Ses deux cordes ne reposent point sur un manche ; malgré cela, on les touche avec les doigts, comme les cordes d'un violon. Le son du r'jenn est un peu rauque, et ne cesse pas de le paraître lorsqu'on joue de l'instrument, car au lieu de passer légèrement d'un accord à l'autre, par des tons simples, on se traîne sur tous les demi-tons et les quarts de tons, ce qui devient bientôt fatigant pour des oreilles européennes, quoiqu'il pût faire un bon effet, s'il était aussi rare que dans notre musique. On peut en dire autant du tremblement continu que font les musiciens en jouant de leurs instruments. Leur flûte de bambou ressemble à notre fifre. Elle a un son doux, mélancolique et très assorti au ton élégiaque de leurs chansons populaires.

Les Chinois, même les enfants, font presque toujours le fausset, ce qui rendant leur chant plus semblable au son de la flûte qu'à une ^{p5.232}

¹ Dans la langue des mandarins cet instrument se nomme *sann-jenn*, ce qui signifie une espèce de théorbe à quatre cordes.

² *Yio-kenn* dans la langue des mandarins : c'est une espèce de guitare.

Voyage en Chine et en Tartarie

musique vocale, a peu d'agrément pour nous. Beaucoup de gens même le comparent au miaulement des chats, et les nombreux fredons dont il est accompagné, rappellent les cris de la chèvre.

Beaucoup de personnes croient que la musique chinoise n'est soumise à aucune mesure, mais elles se trompent. Peut-être même n'a-t-on pas besoin du secours de l'expérience pour juger de l'absurdité de leur opinion. L'on peut aisément se convaincre que la mesure n'est point l'ouvrage de la réflexion, comme le sont les notes de la musique : elle est l'accompagnement naturel de toute espèce de mélodie. Il y a bien des individus qui n'ont aucun sentiment de la mesure, mais ce sont des exceptions à une règle générale ; et on n'a jamais vu une nation entière dans le nombre de ces exceptions. Quand les acteurs chinois chantent sur le théâtre, leur mouvement est réglé par le schiak-pann et le tsou-kou ¹ ; et je puis invoquer le témoignage de tous ceux de mes compagnons de voyage, qui se connaissaient en musique, pour prouver qu'à la Cochinchine, en Tartarie, en Chine et surtout à Canton, nous avons entendu des p5.233 chants où la mesure était très exactement observée.

À la Cochinchine où les usages sont presque les mêmes que ceux de la Chine, nous entendîmes quatre comédiennes chanter avec beaucoup de mélodie une ronde, dont chaque couplet avait le même refrain. Depuis, nous eûmes occasion d'admirer à Canton le jeu supérieur d'une troupe de comédiens, qui étaient venus de Nanking, et nous fûmes extrêmement étonnés à la représentation d'un opéra où il y avait non seulement un récitatif fort naturel, mais des airs pleins d'expression, chantés avec la plus grande justesse, et accompagnés d'une musique et d'instruments parfaitement bien assortis.

La musique qui nous parut la plus belle, est celle que nous entendîmes à Zhé-Hol, la première fois que l'ambassadeur anglais fut présenté à l'empereur. Après que ce prince se fût assis sur son trône, et qu'un religieux silence régna tout autour de lui, nous entendîmes

¹ Le schiak-pann est une baguette de bois, et le tsou-kou, un tambourin.

Voyage en Chine et en Tartarie

sortir du fond de la grande tente, des accords ravissants. Des sons doux, une mélodie simple et pure, la solennité d'un hymne lent, me communiquèrent cet enthousiasme qui transporte les âmes passionnées dans des régions ^{p5.234} inconnues, mais qu'un froid raisonneur ne peut jamais sentir. Je fus longtemps incertain, si j'entendais des voix humaines ou des instruments : mais les instruments furent aperçus par quelques-uns de mes compagnons, qui firent cesser mon doute. Heureusement cette fois-ci, les Chinois mirent de côté le schiak-pann et le tsou-kou, dont ils se servent ordinairement pour diriger le mouvement de leur musique, et étourdir les auditeurs. On entendait seulement une cymbale de métal, qui réglait la mesure et le ton, sans avoir rien de désagréable. L'éloignement des musiciens et la faiblesse de ma vue m'empêchèrent d'en observer davantage.

Les danseurs des différentes nations que nous eûmes occasion de voir à Zhé-Hol, avaient tous leur musique particulière. Mais la place où ils dansaient était trop loin de moi, et ils y restèrent trop peu de temps, pour que je pusse bien les remarquer. D'ailleurs, leur musique était fort peu attrayante.

Je ne sais rien de certain sur l'opinion que les Chinois avaient de la musique que leur faisaient entendre les musiciens de l'ambassadeur ; car je ne m'en suis jamais informé. Il est vrai que j'ai entendu quelquefois d'autres personnes ^{p5.235} demander aux mandarins comment ils la trouvaient, et ceux-ci répondaient : *chau*, c'est-à-dire, *bien*. Mais comme notre interprète m'a assuré que cette musique ne leur faisait aucun plaisir, j'ai bien peur qu'ils n'aient donné, par politesse, une marque d'approbation, ce qui leur est fort ordinaire.

Quand nous avions concert, j'examinais attentivement les Chinois et les Tartares d'un rang élevé, ainsi que ceux du dernier rang, et jamais je n'ai pu distinguer sur leur visage aucun signe qui me prouvât que ce qu'ils entendaient leur plaisait.

Cependant leur attention était captivée par la manière ingénieuse et dès longtemps exercée, dont nos musiciens se servaient de leurs

Voyage en Chine et en Tartarie

instruments.

La musique militaire des Chinois est très pauvre, sans cadence, sans mélodie et sans la moindre expression. Ce sont des hautbois et des cors de chasse, qui font entendre seulement cinq ou six sons, et jouent quelquefois la même chose pendant une heure de suite. En même temps on y joint une espèce de clairon, dont le bruit ressemble aux hurlements du loup.

Il ne faut point que je termine ces observations sur la musique chinoise sans rappeler les ^{p5.236} chansons que nous eûmes tant de plaisir à entendre sur les rivières des provinces septentrionales de cet empire, et surtout de celles de Pé-ché-lée et de Schan-tong.

Notre séjour à Macao dura environ deux mois, et fut le seul temps de repos que nous avons eu depuis notre départ d'Angleterre. Ce loisir eût été utile et doublement agréable, si Macao avait égalé la riche Manille ¹, qui n'en est que peu éloignée, et qu'on dit être un paradis terrestre. Cependant, quoique Macao ne soit pas lui-même d'une grande importance, il est remarquable par l'établissement qu'y ont formé les Portugais. Les Chinois ne connaissent l'île de Macao que sous le nom de Gaumin. Elle n'appartient pas toute entière aux Portugais, comme le croient quelques personnes. Ils n'en possèdent au contraire qu'une petite partie, qui est séparée du reste par un isthme et par une muraille, et qui leur fut accordée dans le temps où ils avaient acquis une grande puissance dans les mers de l'Inde. Ils ne sont pas même les seuls maîtres du coin de l'île qui passe pour être à eux. Indépendamment d'un tribut annuel de cinq cent mille ducats, qu'ils payent à l'empereur de la Chine, il faut que leur ^{p5.237} gouverneur prenne bien garde d'avoir le moindre démêlé avec le mandarin qui réside dans la ville.

Il y a dans cette ville beaucoup plus de Chinois que de Portugais ; et ceux-ci pourraient bien en être chassés, s'ils voulaient transgresser les conditions auxquelles on les a soumis, ou même s'ils osaient défendre

¹ Capitale des îles Philippines.

Voyage en Chine et en Tartarie

leurs droits sur lesquels les Chinois ne cessent d'empiéter ¹.

Quoique les fortifications de Macao soient en bon état, elles seraient inutiles aux Portugais, en cas de rupture avec les Chinois, parce qu'à l'exception de quelques champs insuffisants qu'on cultive, tout le pays est couvert de rochers, et il faut qu'il tire ses provisions des îles qui sont en dedans de la bouche du Tigre. Si cette communication était arrêtée, Macao serait bientôt réduit aux plus grandes extrémités.

Les Portugais de Macao vivent paisiblement et modestement entr'eux. Le gouverneur est remplacé tous les trois ans. En quittant Macao, il se rend à Goa, pour y rendre compte de sa conduite ; et si l'on en est satisfait, on lui accorde un commandement plus important.

L'on peut juger de la dévotion des Portugais de Macao par le grand nombre d'églises et de ^{p5.238} couvents qu'on voit dans la ville ; et ce que je vais rapporter est une preuve de leur zèle pour leur religion. Il n'y a pas longtemps qu'ils envoyèrent quelques personnes à Péking, pour supplier l'empereur de la Chine d'ôter un impôt injuste qu'on avait mis sur eux. Ils n'obtinrent point ce qu'ils désiraient : malgré cela, leur démarche déplut tellement aux Chinois de Macao, qu'ils s'en vengèrent d'une manière très sensible pour les Portugais. Ils promenèrent trois jours de suite toutes leurs idoles ² dans les rues de Macao et dans les environs. Les Portugais eurent une telle horreur de cette procession, que tandis qu'elle dura, aucun d'eux ne mit le pied hors de chez lui. L'évêque de Macao offrit aux Chinois beaucoup d'argent pour les engager à faire rentrer leurs idoles. Mais cette offre ne fit qu'irriter les Chinois, et ils continuèrent leur procession et leurs moqueries aussi longtemps que cela leur plut.

Il y a dans les environs de Macao un îlot, sur lequel les jésuites avaient bâti un couvent, dont il ne reste que les ruines.

Les négociants européens, n'ayant la liberté ^{p5.239} de séjourner que quelques mois de l'année à Canton, sont obligés de passer le reste du

¹ Le mandarin chinois qui réside à Macao traite avec le plus grand mépris le gouverneur portugais.

² Les Portugais de Macao nomment ces idoles, *tchos*, c'est-à-dire, *dios*.

Voyage en Chine et en Tartarie

temps à Macao. Les Anglais, les Hollandais, les Français, les Suédois, les Espagnols, y ont de belles factoreries dans lesquelles ils demeurent tous, à l'exception des Anglais, qui étant bien plus nombreux et bien plus riches que les autres, laissent leur factorerie aux principaux agents de leur compagnie, et occupent chacun en particulier, des maisons qu'ils louent des Portugais, mais qui sont bâties et meublées à l'anglaise.

Le commerce de Macao a tellement diminué, et les Portugais de cette île sont si paresseux et si indifférents sur de nouveaux moyens de fortune, qu'ils vivent, en général, dans l'indigence. Ceux même d'entre eux qu'on appelle riches, n'ont d'autre revenu que le produit des maisons qu'ils louent aux étrangers. Les sommes considérables que ces étrangers, et principalement les Anglais, dépensent à Macao, passent presque entièrement dans les mains des laborieux Chinois. Les Chinois font ou fournissent tout ce qui est nécessaire aux Européens. Ils construisent toutes les maisons, et rien de ce qui leur vaut de l'argent ne leur paraît ni trop pénible ni trop ^{p5.240} humiliant. Ce sont eux seuls qui servent de domestiques aux étrangers. Les Portugais ont des esclaves nègres. Plusieurs de ces Portugais sont si misérables qu'ils ne rougissent point de faire un trafic de leurs femmes, et les récits scandaleux de cette infamie, sont dans la bouche de tout le monde. L'indigence des Portugais est en grande partie ce qui les empêche de fréquenter les négociants des autres nations ; et ensuite leur ignorance des langues étrangères, leur jalousie et la différence de mœurs et de religion, contribuent à ce qu'il n'y ait aucune société entr'eux et ces négociants. L'évêque et les autres ecclésiastiques de Macao détestent les Anglais, parce qu'ils les regardent comme les plus dangereux des hérétiques. D'ailleurs, si les Anglais ont peu de liaisons avec le reste des Européens qui se trouvent en Chine, on doit moins l'attribuer à la singularité des mœurs de cette nation qu'à d'autres causes.

Le collège de la Propagande entretient à Macao un agent ¹, qui envoie aux missionnaires répandus dans les provinces chinoises, l'argent qu'il reçoit pour eux, fait passer en Italie les néophytes chinois,

¹ *Procurator.*

Voyage en Chine et en Tartarie

qui doivent y être élevés, et place dans différents diocèses les ^{p5.241} nouveaux prêtres, qui arrivent en Chine. — Il y a aussi à Macao un préfet français qu'entretenaient autrefois les Missions étrangères de Paris, et qui, maintenant, reste privé de tout secours. Ces deux ecclésiastiques ont les mœurs les plus pures et les plus aimables.

C'est à Macao que le Camoëns composa son beau poème de la *Lusiade* dont M. Mickle a nouvellement publié en anglais une intéressante traduction, accompagnée de remarques très savantes. On connaît encore le lieu où le poète portugais aimait à se retirer. C'est une grotte qui se trouve dans un rocher élevé, et est assez spacieuse pour qu'on puisse s'y asseoir commodément. De là, on voit plusieurs petites îles, qui, lorsque l'océan est tranquille, au lever et au coucher du soleil, offrent une perspective très pittoresque. Le Camoëns y contemplait à son gré la mer, dans le temps où, tourmentée par les génies qui la dominant, elle soulevait ses vagues tempétueuses, et, avec un bruit semblable aux éclats d'un tonnerre éloigné, elle se brisait sur le rivage. Ses yeux pouvaient se promener sur cet élément, théâtre des brillantes victoires d'une nation que sa lyre a rendu immortelle. Enfin la grotte du ^{p5.242} Camoëns (i) est faite pour enflammer l'imagination d'un poète.

Macao est un lieu sain. Cependant il y fait si chaud l'été, que les matelots anglais disent proverbialement « Que l'enfer n'est séparé de Macao que par une feuille de papier. »

Les îles des Larrons, voisines de Macao, sont toujours remplies de pirates, par qui sont fréquemment enlevés les petits bâtiments chinois qui font le cabotage entre Canton et Macao. Une puissance européenne exterminerait facilement ces pirates ; mais le gouvernement de la Chine ne veut ou ne sait pas les chasser de leurs repaires.

@

Voyage en Chine et en Tartarie

CHANSON CHINOISE

Dans le mois de janvier 1796, du *Journal du Luxe et des Modes* (*Journal des Luxus und der Moden*) qui paraît depuis plusieurs années avec succès à Weimar, M. Hüttner avait publié quelques observations sur la musique des Chinois. Il y avait joint la chanson suivante, dont il a été question ci-dessus à la page [5.236].

L'intention de l'éditeur de ce Voyage était d'y ajouter cette chanson, ainsi que la musique ; ce n'est que par un oubli involontaire, et la précipitation qu'on a mise dans la publication de ce petit Voyage, pour prévenir le contrefacteur, qu'elle n'y a pas été insérée.

Le traducteur a cru faire plaisir aux lecteurs français en leur offrant cet échantillon de musique chinoise, avec les observations que M. Hüttner avait publiées alors. Il pense qu'il existe réellement quelque ressemblance entre la musique chinoise et celle des anciens Grecs.

Solo
Le Patron

Chœur
de Rameurs

Hai yo hai-yau hai-yo hai-yau

Hai - - - yo hai-yau hai-yo

hai-ouha di hai-yo hai-yau

hai-yau hai-yo hai-yau

« Les rameurs des Grecs, continue-t-il, ramaient aussi en cadence, et un inspecteur particulier l'indiquait avec un marteau. Ils avaient même leurs refrains particuliers : tel est cet *Oobob, oobob rhupapæ* des rameurs dans une pièce d'Aristophane.

Dans les provinces septentrionales de la Chine, principalement sur les côtes, les marins ont l'habitude d'accompagner les

Voyage en Chine et en Tartarie

mouvements de leurs rames d'une chanson qui est très agréable et qui, dans l'éloignement, cause beaucoup de surprise. Le capitaine commence, l'équipage répond. Ils évitent par là l'ennui, et leur attention se soutient avec la régularité du mouvement des rameurs. Je me souviens encore, avec un plaisir très vif, de la soirée où nous fûmes envoyés, sur une petite barque, par Lord Macartney, et où nous entrâmes la première fois dans l'embouchure du fleuve Paï-ho, dans la province de Petscheli ; des barques, plus ou moins grandes, passaient par centaines devant nous, pour aller vers le port, en répétant toujours leur chant : *Haïo-di-haïo*.

La foule et l'agitation sur les barques, le mouvement cadencé des rameurs nombreux, et l'écho de ce chant, répété de tous les côtés par quelques centaines de voix, formaient un tableau si vivant, si animé que Londres, Liverpool, Venise, et les autres ports que j'ai vus, me parurent insignifiants en comparaison de celui-ci.

Mais, il ne s'agit ici que du chant des rameurs ; comme un air sans parole ne signifie rien, et que personne ne savait traduire ce chant chinois, un médecin de la suite de Macartney, M. Sharp, composa quelques couplets analogues, qui se terminent par les mots du refrain chinois. M. Kambra, habile compositeur saxon, qui vit dans ce moment à Londres, les mit en musique, en conservant scrupuleusement l'air du refrain, qui est véritablement chinois, et qui est le point essentiel. Cette coutume orientale de chanter en ramant s'observe sur presque toutes les îles et les côtes de l'Asie. J'ai entendu moi-même un chant semblable des Malais, à Batavia et dans la Cochinchine ; mais ni l'un ni l'autre n'égale en harmonie celui des Chinois.

LE RAMEUR DU PAI-HO

Tu déroules à longs replis,
O Pai-ho ! ton cristal liquide,
La Jonque suit tes bords fleuris,

Voyage en Chine et en Tartarie

Docile au rameur qui la guide,
Et qui, courbé sur l'aviron,
Apprend à l'écho sa chanson :
Heïho, heïhaou, heïho, heïhaou ;
Heihodi, heïhaou, heïhaou, heïhaou.

Ralenti le cours de tes eaux
À l'aspect de ces champs fertiles :
Vois se glisser dans tes roseaux
Cet essaim de nymphes agiles,
Qui suit d'un pied lest et mignon*
Et le rameur et la chanson :
Heïho, etc.

*Allusion aux petits pieds des Chinoises.

@